


Jean Baudrillard  
LA GUERRE  
DU GOLFE  
N'A PAS EU LIEU

galilée





Digitized by the Internet Archive  
in 2022 with funding from  
Kahle/Austin Foundation



LA GUERRE DU GOLFE  
N'A PAS EU LIEU

## DU MÊME AUTEUR

### *Chez le même éditeur*

- OUBLIER FOUCAULT, 1977.
- L'EFFET BEAUBOURG, 1977.
- DE LA SÉDUCTION, 1979.
- SIMULACRES ET SIMULATION, 1981.
- LE MIROIR DE LA PRODUCTION, 1985.
- L'AUTRE PAR LUI-MÊME, Habilitation, 1987.
- COOL MEMORIES, 1987.
- LA TRANSPARENCE DU MAL, 1990.
- COOL MEMORIES II, 1990.
- LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU, 1991.

### *Chez d'autres éditeurs*

- LE SYSTÈME DES OBJETS, Les Essais, Gallimard, 1968.
- LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION, Le Point, Denoël, 1970.
- POUR UNE CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE DU SIGNE, Les Essais, Gallimard, 1972.
- LE MIROIR DE LA PRODUCTION, Casterman, 1973.
- L'ÉCHANGE SYMBOLIQUE ET LA MORT, Sciences Humaines, Gallimard, 1976.
- A L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES, Cahiers d'Utopie, 1978.
- LE PC OU LES PARADIS ARTIFICIELS DU POLITIQUE, Cahiers d'Utopie, 1978.
- LES STRATÉGIES FATALES, Grasset, 1983.
- LA GAUCHE DIVINE, Grasset, 1984.
- AMÉRIQUE, Grasset, 1986.

JEAN BAUDRILLARD

LA GUERRE  
DU GOLFE  
N'A PAS EU LIEU

ÉDITIONS GALILÉE

JEAN MARTELL

LA GÈRE  
DU GOLF  
N'A PAS EU LIEU

© Éditions Galilée, 1991

ISBN 2-7186-0395-X

*« La guerre du Golfe n'aura pas lieu » a été publié dans Libération du 4 janvier 1991. « La guerre du Golfe a-t-elle vraiment lieu ? » est relatif à la période du mois de février 1991. « La guerre du Golfe n'a pas eu lieu » succède évidemment à la fin des hostilités (mars 1991). Un fragment en est paru dans Libération du 29 mars 1991.*



## LA GUERRE DU GOLFE N'AURA PAS LIEU

Dès le début, on savait que cette guerre n'existerait pas. Après la guerre chaude (la violence du conflit), après la guerre froide (l'équilibre de la terreur), voici venue la guerre morte – décongélation de la guerre froide – qui nous laisse aux prises avec le cadavre de la guerre, et la nécessité de gérer ce cadavre en décomposition, que personne aux confins du Golfe ne parvient à ressusciter. Ce que l'Amérique, Saddam Hussein et les puissances du Golfe se disputent là-bas, c'est le cadavre de la guerre.

La guerre est entrée dans une crise définitive. Il est trop tard pour la troisième guerre mondiale (chaude), elle a déjà eu lieu, distillée au fil des années dans la guerre froide. Il n'y

en aura pas d'autre. On aurait pu penser que la défection du bloc de l'Est, par le déverrouillage de la dissuasion, ouvrirait à la guerre de nouveaux espaces de liberté. Il n'en est rien, car la dissuasion n'a pas pris fin, bien au contraire. Elle fonctionnait comme dissuasion réciproque entre les deux blocs, par excès virtuel des moyens de destruction. Elle fonctionne aujourd'hui, et d'autant mieux, comme autodissuasion – autodissuasion totale, allant jusqu'à l'autodissolution, du bloc de l'Est, mais autodissuasion profonde de la puissance américaine aussi, et de la puissance occidentale en général, frappée de paralysie par sa puissance même et incapable de l'assumer en termes de rapports de force.

C'est pourquoi la guerre du Golfe n'aura pas lieu. Cet enlèvement de la guerre dans un suspense interminable n'est ni rassurant ni réconfortant. Dans ce sens, le non-événement du Golfe est d'une gravité qui dépasse l'événement même de la guerre : il correspond à la période, hautement néfaste, de pourrissement du cadavre, qui frappe de nausée et de stupeur impuissante. Là encore, nos défenses symboliques sont bien faibles, la maîtrise de la fin de la guerre nous échappe, et nous

vivons tous cela dans la même indifférence honteuse, exactement comme les otages.

La non-guerre se caractérise par cette forme dégénérée de la guerre que sont la manipulation et la négociation des otages. L'otage et le chantage sont les produits les plus purs de la dissuasion. L'otage a pris la place du guerrier. Il est devenu l'acteur principal, le protagoniste du simulacre, ou plutôt, dans son inaction pure, le protagonisant de la non-guerre. Les guerriers s'ensevelissent dans le désert, seuls les otages occupent la scène, y compris nous tous comme otages de l'information sur la scène mondiale des media. L'otage est l'acteur fantôme, le figurant qui occupe l'espace impuissant de la guerre. Aujourd'hui, c'est l'otage sur site stratégique, demain l'otage comme cadeau de Noël, l'otage comme valeur d'échange et comme liquidité. Dégradation fantastique de ce qui était la figure même de l'échange impossible. Avec Saddam Hussein, qui s'est fait le capitaliste de la valeur d'otage, le vulgarisateur commercial du marché de l'otage, après celui des esclaves et des prolétaires, même cette valeur forte s'affaiblit et devient le symbole de la guerre faible. Prenant la place du défi guerrier, il devient synonyme de la débilité de la guerre. Et nous tous, otages

de l'intoxication des media, induits à croire à la guerre comme naguère à la révolution en Roumanie, assignés au simulacre de la guerre comme à résidence, nous sommes déjà tous, *in situ*, otages stratégiques – notre site, c'est l'écran, où nous sommes jour pour jour virtuellement bombardés, tout en servant aussi de valeur d'échange. En ce sens, le vaudeville grotesque de Saddam Hussein joue comme diversion – à la fois diversion de la guerre et diversion du terrorisme international. Par son terrorisme mou, il aura du moins mis fin au terrorisme dur (palestinien ou autre), ce en quoi il se révèle, comme en bien d'autres choses, le parfait complice de l'Occident.

Cette impossibilité du passage à l'acte, cette absence de stratégie, entraîne le triomphe du chantage comme stratégie (de la part de l'Iran, il y avait encore un défi; chez Saddam, il n'y a plus que du chantage). L'abjection de Saddam Hussein, c'est ainsi d'avoir tout vulgarisé : le défi religieux en fausse guerre sainte, l'otage sacrificiel en otage commercial, la dénégation violente de l'Occident en magouille nationaliste, la guerre en comédie impossible. Mais nous l'y avons bien aidé. En lui laissant croire qu'il avait gagné la guerre contre l'Iran, nous l'avons poussé

vers l'illusion d'une victoire contre l'Occident – cette révolte du mercenaire est bien le seul trait ironique et réjouissant de toute cette histoire.

Nous ne sommes ni dans une logique de guerre, ni dans une logique de paix, mais dans une logique de dissuasion, qui s'est frayé son chemin, inexorablement, en quarante ans de guerre froide, jusqu'à son dénouement dans nos événements actuels – une logique des événements faibles, dont font partie aussi bien ceux de l'Est que la guerre du Golfe. Péripéties d'une histoire anorexique, d'une guerre anorexique, qui n'arrive plus à dévorer l'ennemi, faute de concevoir l'ennemi comme digne d'être défié et anéanti – et Dieu sait que Saddam Hussein n'est digne ni d'être défié ni d'être anéanti – et donc se dévore elle-même. C'est l'état désintensifié de la guerre, celui du droit à la guerre, avec le feu vert de l'ONU, d'un luxe de précautions et de concessions. C'est l'usage du préservatif étendu à l'acte de guerre : faites la guerre, comme l'amour, avec un préservatif! Sur l'échelle de Richter, la guerre du Golfe n'atteindrait même pas le degré deux ou trois. L'escalade est irréaliste, c'est comme si on créait

la fiction d'un séisme en manipulant les instruments de mesure. Ce n'est ni le degré fort, ni le degré zéro de la guerre, c'est le degré faible, phtisque, la forme asymptotique qui permet de frôler la guerre sans la rencontrer, le degré transparent, qui permet de voir la guerre du fond de la chambre noire.

On aurait dû se méfier avec la disparition de la déclaration de guerre, disparition du passage à l'acte symbolique, qui présageait déjà la disparition de la fin de la guerre, puis de la distinction des vainqueurs et des vaincus (le vainqueur devient facilement l'otage du vaincu, toujours le syndrome de Stockholm), puis des opérations elles-mêmes. Guerre interminable donc, parce qu'elle n'aura jamais commencé. A force d'avoir rêvé de la guerre pure, guerre orbitale expurgée de toutes les péripéties politiques et locales, on est tombé dans le mou de la guerre, dans son impossibilité virtuelle, qui se traduit par cette fantasia dérisoire où les adversaires rivalisent dans la désescalade, comme si l'éclat, l'événement de la guerre, était devenu obscène, insupportable, comme tout événement réel d'ailleurs – on ne peut plus l'assumer. Donc, tout se transfère dans le virtuel, et ce à quoi nous avons affaire, c'est à une apocalypse

du virtuel – hégémonie bien plus dangereuse à terme que l'apocalypse réelle.

La croyance la plus répandue est celle d'un enchaînement logique du virtuel à l'actuel, selon lequel toute arme disponible ne peut pas ne pas servir un jour, ni une telle concentration de forces ne pas mener au conflit. Or, ceci est une logique aristotélicienne qui n'est plus du tout la nôtre. Notre virtuel l'emporte définitivement sur l'actuel, et nous devons nous contenter de cette virtualité extrême qui, au contraire de chez Aristote, est dissuasive du passage à l'acte. Nous ne sommes plus dans une logique du passage du virtuel à l'actuel, mais dans une logique hyperréaliste de dissuasion du réel par le virtuel.

Dans ce processus, l'otage est une fois de plus révélateur. Prélevé comme une molécule dans un processus expérimental, distillé ensuite un à un dans l'échange, c'est sa mort virtuelle qui est en jeu, non sa mort réelle. D'ailleurs il ne meurt jamais, au mieux il disparaît. Et il n'y aura jamais de monument à l'otage inconnu, tout le monde en a trop honte – cette honte collective qui s'attache à l'otage reflète la dégradation absolue de l'hostilité réelle (la guerre) en hospitalité virtuelle (les « invités » de Saddam Hussein).

Le passage à l'acte est communément mal famé : il correspondrait à une levée brutale du refoulement, et donc à un processus psychotique. Il semble que cette hantise du passage à l'acte règle aujourd'hui tous nos comportements : hantise de tout réel, de tout événement réel, de toute violence réelle, de toute jouissance trop réelle. Contre cette hantise du réel nous avons créé un gigantesque appareil de simulation qui nous permet de passer à l'acte « in vitro » (c'est même vrai de la procréation). A la catastrophe du réel nous préférons l'exil du virtuel, dont la télévision est le miroir universel.

La guerre n'échappe pas à cette virtualisation, qui est comme une opération chirurgicale : offrir le visage lifté de la guerre, le spectre fardé de la mort, son subterfuge télévisuel, plus déceptif encore (on l'a bien vu à Timisoara). Les militaires eux-mêmes ont perdu le privilège de la valeur d'usage, le privilège de la guerre réelle. La dissuasion est passée par là, et elle n'épargne rien. Eux non plus, pas plus que les politiques, ne savent plus quoi faire de leur fonction réelle, de leur fonction de mort et de destruction. Ils sont voués au leurre de la guerre, comme les autres au leurre du pouvoir.

P.-S. – Montrer l'impossibilité de la guerre juste au moment où elle doit avoir lieu, où s'accumulent les signes de son événement, est un pari stupide. Mais il aurait été encore plus bête de ne pas en saisir l'occasion.



## LA GUERRE DU GOLFE A-T-ELLE VRAIMENT EU LIEU?

On peut se le demander. Sur la foi du matériel disponible (l'absence d'images et la profusion de commentaires), on pourrait penser à un immense test publicitaire, du type de celui qui vantait jadis une marque (GARAP), dont on n'a jamais su quel était le produit. Publicité pure, qui eût un immense succès, parce que relevant de la pure spéculation.

La guerre elle aussi est pure et spéculative, dans la mesure où l'on ne voit pas l'événement réel qu'elle signifierait, ou qu'elle pourrait être. Elle fait songer à ce suspense publicitaire récent – aujourd'hui j'enlève le haut, demain j'enlève le bas – aujourd'hui je déclenche la guerre virtuelle, demain je déclenche la guerre réelle. Avec en toile de fond cette troisième publicité

tristement célèbre, celle du banquier cupide et lubrique disant : Votre argent m'intéresse – réincarné par Saddam disant aux Occidentaux : Votre puissance m'intéresse (et ils se sont pressés de lui en refilet une bonne part), puis aux Arabes, avec la même hypocrisie : Votre guerre religieuse m'intéresse (et ils se sont empressés d'investir tout sur lui).

Ainsi la guerre va son chemin, à coups de publicité et de spéculation, dont la moindre n'est pas celle des otages, devenus arguments de vente publicitaire, sans que soient éclaircis ni les plans, ni les bilans, ni les pertes, ni les opérations. Aucune entreprise ne survivrait à une telle incertitude, sauf précisément la gestion spéculative du risque, autrement dit une stratégie de rentabilisation du pire (le PIHR étant le Projet Insensé à Haute Rentabilité), c'est-à-dire la guerre. La guerre elle-même a pris ce tour spéculatif : elle est à haute rentabilité, mais incertaine. Elle peut s'effondrer d'un jour à l'autre.

Cependant, d'ores et déjà, le bénéfice publicitaire en est fantastique. Vaincu ou non, Saddam est assuré d'un label charismatique inoubliable. Vainqueur ou non, l'armement américain aura acquis un label technologique

sans égal. Et la dépense somptuaire en matériel est déjà l'équivalent de celle d'une guerre réelle, même si elle n'a pas lieu.

On n'est toujours pas sorti de la guerre virtuelle, c'est-à-dire d'une mise en place sophistiquée, quoique souvent risible, sur fond d'indétermination globale quant à la volonté de faire la guerre, même chez Saddam – à quoi correspond l'absence d'images, qui n'est pas accidentelle, ni due à une véritable censure, mais à l'impossibilité d'illustrer cette indétermination de la guerre.

Publicitaire, spéculative, virtuelle, cette guerre ne répond plus en fait à la formule clausewitzienne de la politique poursuivie par d'autres moyens, elle répondrait plutôt à *l'absence de politique poursuivie par d'autres moyens*. La non-guerre est un test terrible quant au statut et à l'incertitude du politique, tout comme le krach boursier (l'univers spéculatif) est un test crucial quant à l'économie et à l'incertitude des enjeux économiques, tout comme n'importe quel événement est un test terrible quant à l'incertitude et aux enjeux de l'information. Ainsi l'information « en temps réel » se meut dans un espace complètement irréel, donnant enfin l'image de la télévision pure, inutile, instantanée, où éclate

sa fonction primordiale, qui est de remplir le vide, de combler le trou de l'écran par où s'échappe la substance événementielle.

La publicité, elle non plus, n'est pas la poursuite de l'économie par d'autres moyens. Elle est, au contraire, le pur produit de l'incertitude quant aux enjeux rationnels de la production. C'est pourquoi elle est désormais une fonction implacable, dont le vide remplit nos écrans à mesure de l'absence de finalité ou de rationalité économique. C'est pourquoi elle rivalise victorieusement avec la guerre sur nos écrans, toutes deux alternant dans le même générique virtuel de l'image.

Les media font de la pub à la guerre, la guerre fait de la pub aux media, et la pub rivalise avec la guerre. La pub est, de toute notre culture, l'espèce parasite la plus coriace. Elle survivrait sans doute même à un clash atomique. Elle est notre Jugement Dernier. Mais elle est aussi comme une fonction biologique; elle dévore notre substance, mais elle est aussi, comme une plante parasite ou la flore intestinale, ce qui nous permet de métaboliser ce que nous absorbons, de faire du monde et de la violence du monde une substance consommable. Alors, la guerre ou la pub?

La guerre, et avec elle les faux guerriers, les guerriers présomptifs, généraux, experts, présentateurs de télé, que nous voyons spéculer sur elle à longueur de journée, la guerre se regarde dans un miroir : suis-je assez belle, suis-je assez opérationnelle, suis-je assez spectaculaire, suis-je assez sophistiquée pour entrer historiquement en scène? Bien sûr, cette interrogation anxieuse fait grandir l'incertitude quant à sa possibilité d'éclater. Et c'est cette incertitude qui envahit nos écrans comme une vraie marée noire. A l'image de cet oiseau de mer englué de pétrole, aveugle et désemparé, sur une plage du Golfe, qui restera comme l'image symbole de ce que nous sommes tous, devant nos écrans, devant cet événement gluant et inintelligible.

Contrairement aux guerres antérieures, qui avaient un enjeu politique de conquête ou de domination, ce qui est en jeu dans celle-ci, c'est la guerre elle-même, son statut, son sens, son avenir. Elle serait tenue, non plus d'avoir une finalité, mais de faire la preuve de son existence (cette crise d'identité altère notre existence à tous). Elle a perdu, en effet, beaucoup de sa crédibilité. Qui donc, à part les masses arabes,

est encore capable d'y croire et de s'enflammer pour elle? Pourtant, la pulsion spectaculaire de la guerre reste entière. A défaut de la volonté de puissance, bien diminuée, et de la volonté de savoir, problématique, il reste partout aujourd'hui la volonté de spectacle et, avec elle, le désir obstiné d'en sauver le spectre ou la fiction (c'est le destin des religions : on n'y croit plus, mais on en garde la pratique désincarnée). Est-ce qu'on peut encore sauver la guerre?

Certes, l'Iran et l'Irak ont fait le maximum pour sauver la fiction de la guerre meurtrière, fratricide, sacrificielle, interminable (façon guerre de 14). Mais c'étaient des barbares, et cette guerre d'un autre âge ne prouvait rien quant au statut et à l'éventualité d'une guerre moderne. Or la troisième guerre mondiale n'a pas eu lieu, et pourtant nous sommes déjà au-delà, pour ainsi dire dans l'espace utopique de l'après-guerre-qui-n'a-pas-eu-lieu, et c'est dans le suspense créé par ce non-lieu que se déroulent les affrontements actuels et que se pose la question : est-ce qu'une guerre peut encore avoir lieu?

Celle-ci n'est peut-être qu'un test, une ten-

tative désespérée pour voir si la guerre est encore possible.

La guerre nulle – elle fait penser à ces matchs de coupe du monde de football, qu'il a fallu si souvent conclure aux penalties (spectacle déplorable), étant donné l'impossibilité d'arracher la décision. Comme si les joueurs se punissaient, par les « penalties », de n'avoir pas su jouer et enlever le match de haute guerre. On se dit qu'on aurait pu commencer par les penalties et faire l'économie du match, avec son face-à-face stérile. Ainsi de la guerre : on se dit qu'on aurait pu commencer par la fin et s'épargner le spectacle forcé de cette guerre irréaliste, qui n'a rien du tout d'une montée aux extrêmes, et qui laissera, quelle qu'en soit la fin, un relent de programmation indigeste, et le monde entier énervé, comme après une copulation ratée.

C'est une guerre d'excédents (de moyens, de matériel, etc.), une guerre de délestage, de purge des stocks, de déploiement expérimental, de liquidation et de solde, avec présentation des futures gammes d'armement. Guerre de sociétés

excédentaires pléthoriques, suréquipées (l'Irak aussi), vouées au déchet (y compris le déchet humain) et à la nécessité de s'en débarrasser. Comme le déchet du temps alimente l'enfer du loisir, ainsi les déchets technologiques alimentent l'enfer de la guerre. Ce sont les déchets qui incarnent la violence secrète de cette société – défécation incoercible et non dégradable. Les fameux surplus américains de la deuxième guerre mondiale, qui nous apparaissaient comme un luxe, sont devenus un fardeau mondial asphyxiant, et la guerre elle-même, dans cette fonction de purge et de dépense, tourne bien en deçà de ses possibilités.

Si l'intellectuel critique est en voie de disparition, il semble par contre qu'il ait distillé sa phobie du réel et de l'action dans tout le réseau sanguin et cérébral de nos institutions. Dans ce sens, c'est le monde entier qui est en voie d'intellectualisation, y compris les militaires.

Voyez-les se confondre en explications, se répandre en justifications, se perdre dans les nuances techniques (la guerre dérive lentement dans le maniérisme technologique) ou dans la

déontologie d'une guerre pure, électronique, sans bavures : ce sont des esthètes qui parlent, repoussant l'échéance dans l'interminable et la décision dans l'indécidable. Leurs war-processors, leurs radars, leurs lasers, leurs écrans rendent aussi inutile et impossible le passage à la guerre que l'usage du word-processor rend inutile et impossible le passage à l'acte d'écrire, puisqu'il lui ôte à l'avance toute incertitude dramatique.

Les généraux aussi épuisent leur intelligence artificielle à corriger leur scénario, à peaufiner leur guerre, parfois même à en perdre le texte, sur une erreur de manipulation. La fameuse époque philosophique est devenue universelle, sur les écrans comme sur les champs de bataille.

Faut-il se féliciter de ce que toutes les techniques du war-processing aboutissent à l'élimination de la durée et de la violence de la guerre? Éventuellement seulement, car le retard indéfini de la guerre est lui-même lourd de conséquences meurtrières dans tous les domaines.

A force d'avoir été anticipée dans tous ses détails et épuisée par tous les scénarios, cette guerre finit par ressembler au héros de *l'Italien des Roses* (Richard Bohringer dans le film de

Charles Matton), qui hésite pendant une heure et demie à plonger dans le vide, du haut d'un immeuble, devant la foule d'abord suspendue à ses gestes, puis déçue et excédée par le suspense, exactement comme nous aujourd'hui par le chantage médiatique et l'illusion de la guerre. C'est comme si elle avait déjà eu lieu dix fois déjà, pourquoi voulez-vous qu'elle ait lieu en fin de compte? C'est comme dans *l'Italien des Roses* : on sait qu'il ne sautera pas, et tout le monde à la fin s'en fout qu'il saute, parce que l'événement réel est déjà dépassé, et que son crédit imaginaire est épuisé.

C'est tout le problème de l'anticipation. Est-ce qu'une chose minutieusement programmée a encore une chance de se produire? Est-ce qu'une vérité minutieusement démontrée a encore une chance d'être vraie? Quand trop de choses vont dans le même sens, quand les raisons objectives s'accumulent, l'effet s'inverse. Ainsi tout ce qui va dans le sens de la guerre, la montée en puissance, le jeu de la tension, la concentration des armes, voire le feu vert de l'ONU, tout cela est ambigu et, loin de renforcer la probabilité du clash, joue comme accumulation préventive, comme substitution et diversion du passage à la guerre.

Virtuelle depuis cinq mois, elle entre désormais dans sa phase terminale, selon la règle qui veut que ce qui n'a jamais commencé prend fin sans avoir eu lieu. Le caractère à la fois terminé d'avance et interminable de cette guerre vient de son indétermination profonde. C'en est la conséquence dans le temps. Le virtuel se succède à lui-même – sauf accident, qui ne pourrait être que l'irruption de l'autre dans le champ. Mais personne ne veut entendre parler de l'autre. Finalement, l'indécidabilité de la guerre se fonde dans l'évanouissement de l'altérité, de l'hostilité primitive, de l'ennemi. La guerre est devenue une machine célibataire.

A la faveur de cette guerre, la confusion inouïe du monde arabe est en train d'infecter le monde occidental – juste revanche. Nous essayons au contraire désespérément de les unifier et de les stabiliser pour mieux les contrôler – c'est un bras de fer historique : qui stabilisera l'autre avant d'être déstabilisé lui-même? Face à l'instabilité virulente, insaisissable, des Arabes et de l'Islam, dont la défense est celle de l'hys-

térique dans sa versatilité, le monde occidental est en train de faire la preuve que ses valeurs ne peuvent plus guère prétendre à une autre universalité que celle, bien fragile, de l'ONU.

Face à une logique occidentale de décompensation (l'Occident tend à l'euphémisation, voire à l'inhibition de sa puissance), la logique orientale de Saddam répond par la surcompensation. Étant bien loin d'avoir fait ses preuves contre l'Iran, il s'attaque à l'Occident. Il fonctionne au-delà de ses propres forces, là où Dieu seul peut l'aider. Il fait acte de provocation magique, et c'est à Dieu, ou à quelque autre enchaînement prédestiné, de faire le reste (c'était le rôle dévolu, en principe, aux masses arabes).

Les Américains, par contre, ne peuvent imaginer et combattre qu'un ennemi à leur image, par une sorte de générosité ou de stupidité égocentrique. Ce sont des convertis, ils sont à la fois les missionnaires et les convertis de leur propre mode de vie, qu'ils projettent triomphalement sur le monde. Ils ne peuvent pas imaginer l'Autre, ni donc lui faire personnellement la guerre – ce à quoi ils font la guerre, c'est à l'altérité de l'autre, et ce qu'ils veulent, c'est réduire cette altérité, la convertir, ou sinon

l'anéantir, si elle est irréductible (les Indiens). Ils ne peuvent pas imaginer que la conversion et le repentir, portés par leur bonne volonté, n'aient pas d'écho chez l'autre, et sont littéralement consternés quand ils voient Saddam se jouer d'eux et ne pas se rendre à leurs raisons. C'est peut-être pour cela qu'ils se décideront à l'anéantir, non par haine ou par calcul, mais pour crime de félonie, de trahison, de volonté maligne et de ruse (exactement comme pour les Indiens).

Les Israéliens, eux, n'ont pas de ces attendrissements. Ils voient l'Autre dans son adversité nue, sans illusion ni scrupule. L'Autre, l'Arabe, est inconvertible, son altérité est sans appel, elle ne doit pas être changée, elle doit être matée et asservie. Ce faisant, pourtant, ils la reconnaissent, à défaut de la comprendre. Les Américains, eux, n'y comprennent rien, et ne la reconnaissent même pas.

Dans le Golfe, ce n'est pas une partie radicale, celle qui se jouerait entre l'hégémonie occidentale et le défi du reste du monde. C'est l'Occident aux prises avec lui-même, par mercenaire interposé, après avoir été aux prises avec

l'Islam (l'Iran), toujours par Saddam interposé. Saddam est toujours le faux ennemi. D'abord champion de l'Occident contre l'Islam, puis champion de l'Islam contre l'Occident – dans les deux cas, traître à sa propre cause, car, bien plus que quelques milliers d'Occidentaux occasionnels, ce sont les masses arabes qu'il prend en otage, qu'il capte à son profit et qu'il immobilise dans leur enthousiasme suicidaire. C'est d'ailleurs vers Noël, au moment où il libère les otages (il caresse ainsi les Occidentaux dans le sens du poil, avec la même démagogie qu'il caresse les enfants devant la télé), c'est au même moment qu'il lance son OPA sur la guerre sainte.

C'est donc un contresens de penser qu'il contribuerait à souder le monde arabe et à lui rendre quelque fierté. En définitive il n'aura fait que le maquer, le faire travailler pour lui, pour de nouveau le décevoir et le rendre à son impuissance. Il faut des gens comme lui pour de temps en temps canaliser les forces éruptives. Ça fait l'effet d'un clystère ou d'une purge artificielle. C'est une forme de dissuasion, stratégie occidentale certes, mais dont Saddam, dans son orgueil et sa bêtise, est le parfait exécutant. Lui qui aime tant les leurres n'est lui-même

qu'un leurre, et son élimination ne peut que démystifier cette guerre, en mettant fin à cette complicité objective qui, elle, n'est pas un leurre.

Mais les Occidentaux, pour cette raison même, sont-ils déterminés à l'éliminer?

L'exhibition des prisonniers américains à la TV irakienne. C'est de nouveau la politique du chantage, de l'otage, l'humiliation des États-Unis par le spectacle de ces « repentis » à qui on fait avouer symboliquement le déshonneur de l'Amérique. La nôtre aussi, à qui les écrans font subir la même violence, celle du regard prisonnier, battu, manipulé, impuissant, celle du voyeurisme forcé en réponse à l'exhibitionnisme forcé des images. Ce que nous offrent les écrans en même temps que le spectacle de ces prisonniers ou de ces otages, c'est celui de notre impuissance. Dans un cas comme celui-ci, l'information remplit exactement son rôle, celui de nous convaincre, par l'obscénité de la chose vue, de notre propre abjection. La perversion forcée du regard équivaut à l'aveu de notre déshonneur et fait de nous aussi des repentis.

Que les Américains se soient laissé bafouer sans se détourner de leur programme et de leur

guerre propre, indique chez eux la faiblesse du détonateur symbolique. L'humiliation reste la pire des épreuves, l'arrogance (celle de Saddam) la pire des conduites, le chantage la pire des relations, et l'acceptation du chantage le pire des déshonneurs. Que cette violence symbolique, pire qu'une violence sexuelle, ait finalement été supportée sans broncher, témoigne de la profondeur du masochisme occidental, ou de son inconscience. C'est la règle du mode de vie américain : Nothing personal! Et ils font la guerre de la même façon : pragmatiquement, non symboliquement. Ils s'exposent ainsi à des situations meurtrières qu'ils ne peuvent affronter. Mais peut-être l'acceptent-ils, selon un équilibre malgré tout symbolique, en expiation de leur puissance?

Deux images intenses, deux scènes, peut-être trois, qui toutes concernent des formes défigurées – un affublement qui correspond à la mascarade de cette guerre : les journalistes de CNN avec leurs masques à gaz dans les studios de Jérusalem; les prisonniers battus, drogués, repentis sur l'écran de la télé irakienne; et peut-être cet oiseau de mer englué de pétrole, dres-

sant ses yeux aveugles vers le ciel du Golfe. Mascarade de l'information, avec son chantage à la panique – visages flétris, livrés à la prostitution de l'image – image d'une détresse inintelligible. Pas d'images de champ de bataille, mais des images de masques, de visages défaits ou aveuglés – des images d'altération. Ce n'est pas la guerre qui a lieu là-bas, c'est la défiguration du monde.

Il y a un profond mépris dans la guerre « propre », celle qui réduit l'autre à l'impuissance, mais sans le détruire dans sa chair, celle qui met son point d'honneur à ne pas tuer, mais à désarmer et à neutraliser. Dans un sens, elle est pire que l'autre, puisqu'elle vous laisse la vie sauve. C'est comme l'humiliation : en vous ôtant moins que la vie, elle vous ôte pire que la vie. Il y a là sans doute même une erreur politique, dans la mesure où on peut accepter d'être vaincu, mais non pas mis hors combat. Dans cette façon, chez les Américains, de ne pas faire la guerre à l'autre, mais de simplement l'éliminer, il y a une injure particulière, la même que de ne pas marchander le prix d'un objet, c'est-à-dire de refuser la relation

personnelle. Celui dont vous acceptez le prix sans discuter vous méprise. Celui que vous désarmez sans le voir est insulté et doit se venger. Il y a peut-être quelque chose de cela dans la présentation des captifs humiliés à la télévision. C'est en quelque sorte dire à l'Amérique : Vous qui ne voulez pas nous voir, nous allons vous montrer à quoi vous ressemblez.

De même que le psychique, l'écran du psychique transforme toutes les maladies en symptômes (il n'y a plus de maladie organique qui ne prenne son sens ailleurs, dans une interprétation du mal à un autre niveau – tous les symptômes transitent par une sorte de boîte noire où les images psychiques se bousculent et s'inversent, la maladie devient réversible, insaisissable, elle échappe à toute médecine réaliste), ainsi la guerre, reversée à l'information, cesse d'être une guerre réaliste et devient une guerre virtuelle, en quelque sorte symptomale. Et comme tout ce qui passe par le psychique devient l'objet d'une spéculation indéfinie, ainsi tout ce qui passe par l'information devient l'objet d'une spéculation sans fin, le lieu d'une incertitude totale. Nous sommes laissés, sur nos

écrans, à la lecture symptomale des effets de guerre, ou des effets de discours sur la guerre, ou des évaluations stratégiques totalement spéculatives, analogues à celles des sondages dans le domaine de l'opinion. Ainsi on est passé en une semaine de 20 à 50 %, puis à 30 % de destruction du potentiel militaire irakien. Chiffre fluctuant exactement comme les cours de la Bourse. « L'offensive terrestre est prévisible aujourd'hui, demain, dans quelques heures, en tout cas pour cette semaine... Les conditions climatiques sont idéales pour un affrontement, etc. » Qui croire? Il n'y a rien à croire. Il faut apprendre à lire un symptôme comme symptôme, et la télévision pour le symptôme hystérique de la guerre, qui n'a rien à voir avec sa masse critique. Elle ne semble d'ailleurs pas devoir rejoindre sa masse critique, elle demeure dans sa phase inertielle, et l'implosion de l'appareil d'information, avec sa baisse tendancielle de taux d'information, semble renforcer l'implosion de la guerre elle-même, avec sa baisse tendancielle de taux d'affrontement.

L'information est comme un missile non intelligent, qui ne rencontre jamais sa cible (ni

hélas! son anti-missile) et donc s'écrase n'importe où, ou va se perdre dans le vide, sur une orbite imprévisible, où elle gravite éternellement sous forme de déchet.

L'information n'est jamais qu'un missile erratique, à destination floue, qui cherche sa proie, mais se prend à tous les leurres – elle est elle-même un leurre, en fait elle arrose les alentours, et le résultat est le plus souvent nul. L'utopie d'une publicité ciblée, d'une information ciblée, est la même que celle du missile ciblé : elle ne sait pas où elle touche, et peut-être n'a-t-elle pas pour mission de toucher mais, comme le missile, pour mission essentielle d'être lancée (comme son nom l'indique). Les seules images impressionnantes, en fait de missiles, de fusées, de satellites, sont celles du lancement. Même chose pour la publicité ou un plan quinquennal : tout est dans le lancement de la campagne, l'impact, le résultat sont tellement aléatoires qu'on n'en entend souvent plus parler. Tout l'effet est dans la programmation, le succès est celui du modèle virtuel. Voyez les Scuds, leur efficacité stratégique est nulle, leur seul effet (psychologique) est dans le fait que Saddam réussisse à les lancer.

Que la production des leurres soit devenue une branche importante de l'industrie de guerre, comme les placebos sont devenus une branche importante de l'industrie médicale, comme le faux est devenu une branche florissante de l'industrie de l'art, sans parler de l'information, devenue une branche prioritaire de l'industrie tout court, tout cela est le signe que nous entrons dans un monde déceptif, où toute une culture travaille allègrement à sa contrefaçon. Ce qui veut dire aussi qu'elle ne se fait plus d'illusion sur elle-même.

Tout a commencé par le leitmotiv de la précision, de l'efficacité ponctuelle, mathématique, chirurgicale, ce qui est encore une façon de ne pas envisager l'ennemi en tant que tel, tout comme la lobotomie est une façon de ne pas envisager la folie en tant que telle. Et puis toute cette virtuosité technique finit dans l'incertitude la plus ridicule. A force d'avoir isolé l'ennemi par des brouillages électroniques en tout genre, on a créé une sorte de retranchement derrière lequel lui-même devient invisible. Lui-même devient « stealthy », et sa capacité de résistance, irréparable. A force de l'anéantir à

distance et comme par transparence, on n'arrive même plus à le repérer comme mort.

L'idée d'une guerre propre, comme d'une bombe propre, ou d'un missile intelligent, toute cette guerre conçue comme extrapolation technologique du cerveau est un signe sûr de la folie, comme chez certains personnages de Jérôme Bosch cette cloche de verre, ou cette bulle de savon autour de leur tête, qui est le signe de leur débilité mentale. Guerre enfermée dans son cercueil de verre, comme Blanche-Neige, expurgée de toute passion guerrière et de toute contamination charnelle. Guerre propre qui finit dans la marée noire.

Les Français fournissent les avions, les centrales atomiques, les Russes les blindés, les Anglais les bunkers et les pistes d'envol souterraines, les Allemands les gaz, les Hollandais les masques à gaz, et les Italiens fournissent l'équivalent de tout cela en leurre — blindés, bunkers, bombardiers gonflables, missiles à rayonnement thermique artificiel, etc. Devant tant de merveilles, on se prend à rivaliser d'ima-

gination diabolique : pourquoi pas de faux masques à gaz pour les Palestiniens? Pourquoi ne pas mettre les otages sur un site stratégique qui ne serait qu'un leurre, une fausse usine chimique par exemple?

Y aura-t-il un avion français abattu? La question devient brûlante, c'est notre honneur qui est en jeu. Cela constituerait une preuve de notre engagement, et les Irakiens se font comme un malin plaisir de nous en frustrer (peut-être ont-ils une idée plus juste de notre engagement?). Quoi qu'il en soit, il va falloir, là aussi, mettre en place des leurres, des pertes simulées, des victimes en trompe-l'œil (comme à Timisoara, ou à Bagdad, avec la fausse destruction d'immeubles civils).

Guerre à haute concentration technologique, mais de faible définition. Peut-être a-t-elle dépassé sa masse critique par trop forte concentration?

Belle illustration du schéma de la communication, où l'émetteur et le récepteur, de chaque côté de l'écran, ne se rencontrent jamais. Au

lieu de messages, ce sont les missiles et les bombes qui volent de part et d'autre, mais la relation duelle, personnelle, en est tout autant absente. Ainsi une attaque aérienne sur l'Irak se lit en termes de codage, décodage, feed-back (celui-ci est très mauvais, on n'arrive même pas à savoir ce qu'on a détruit). Ainsi s'explique la tolérance des Israéliens : c'est qu'ils n'ont été touchés que par des projectiles abstraits, des missiles. Le moindre bombardier vivant qui aurait attaqué Israël aurait provoqué une riposte immédiate.

La communication, elle aussi, est une relation propre – elle exclut en principe tout affect violent, tout affect personnel. Il est étrange de voir cette désaffection, cette indifférence profonde de l'un à l'autre, jouer au cœur même de la violence et de la guerre.

Que les bombardiers Stealthy, indétectables, aient inauguré la guerre en visant sur des leurres et détruisant sans doute de faux objectifs, que les Services Secrets (« furtifs » eux aussi) se soient si lourdement trompés, dans un sens, puis dans l'autre, sur les données réelles de l'armement irakien, et tous les stratèges ensuite sur les effets

de la guerre électronique intensive, ceci témoigne de l'illusionnisme de la puissance lorsqu'elle ne se mesure plus à l'adversaire, mais à sa seule opération abstraite. Il faudrait envoyer tous les généraux, amiraux et autres experts de pacotille sur un site stratégique gonflable, pour voir si ces leurres n'attireraient quand même pas sur eux une bombe réelle.

Inversement, l'innocence des Américains dans l'aveu de leur méprise (déclarant cinq mois après que les forces irakiennes sont presque intactes, et qu'eux-mêmes ne sont pas prêts à l'attaque), toute cette contre-propagande qui ajoute à la confusion serait émouvante si elle ne témoignait de la même imbécillité stratégique que les déclarations triomphales du début, et ne nous prenait en plus comme témoins complices de cette sincérité suspecte – du genre : Voyez, on vous dit tout. On peut toujours faire crédit aux Américains de savoir exploiter leurs échecs, par une sorte de candeur en trompant l'œil.

Petite fable onusienne : l'ONU s'est réveillée (ou on l'a réveillée) de son cercueil de verre (le building de New York). Au moment où le

cercueil est tombé et s'est brisé (en même temps que le bloc de l'Est), elle a craché sa pomme et elle a ressuscité, fraîche comme une rose, pour retrouver aussitôt le Prince charmant qui l'attendait : la guerre du Golfe, elle aussi sortie des limbes de la guerre froide, après un long travail de deuil. Nul doute qu'elles vont accoucher ensemble d'un Nouvel Ordre Mondial, à moins qu'elles ne finissent, comme deux spectres, dans un accouplement vampirique.

En voyant comment Saddam promène ses caméras sur les otages, les enfants caressés, les (faux) objectifs stratégiques, sur son propre visage souriant, sur les ruines d'une usine à lait, on se dit que nous avons encore de la télévision et de l'information, en Occident, une vision naïve et hypocrite, dans la mesure où, contre toute évidence, nous en espérons le bon usage. Saddam, lui, sait ce que sont les media et l'information : il en fait un usage radical, inconditionnel, parfaitement cynique, donc parfaitement instrumental. Les Roumains eux aussi, naguère, ont su en user d'une façon parfaitement immorale et mystificatrice (de notre point de vue). Nous pouvons le regretter, mais étant

donné le principe de simulation qui régit toute l'information, y compris la plus pieuse et la plus objective, étant donné l'irréalité structurelle des images et leur indifférence orgueilleuse à la vérité, eux seuls, les cyniques, sont dans le vrai de l'information lorsqu'ils en usent comme d'un simulacre inconditionnel. Nous croyons qu'ils détournent immoralement les images, mais non : eux seuls sont dans le sens de l'immoralité profonde de l'image, tout comme les Bokassa et les Amin Dada révèlent, par l'usage parodique et ubuesque qu'ils en ont, la vérité obscène des structures politiques et démocratiques occidentales, qu'ils nous ont empruntées. C'est le secret des sous-développés que de parodier leur modèle, de le ridiculiser en l'exorbitant. Nous seuls gardons l'illusion de l'information, et d'un droit à l'information. Eux ne sont pas si naïfs.

Jamais d'acting-out, de passage à l'acte – acting seulement : on tourne ! Mais on a mis trop de pellicule, ou pas du tout, ou bien elle était désensibilisée par un trop long séjour dans l'humidité de la guerre froide. Bref, il n'y a tout simplement rien à voir. Il y aura à voir

plus tard, pour les lecteurs de cassettes d'archives, pour des générations de vidéo-zombies qui n'en finiront pas de reconstituer l'événement, n'ayant même jamais eu l'intuition du non-événement de cette guerre.

L'archive fait elle aussi partie du temps virtuel, elle est le complément de l'événement « en temps réel », de cette instantanéité de l'événement et de sa diffusion. D'ailleurs, plus que d'une « révolution » du temps réel, dont parle Virilio, il faudrait parler d'une involution en temps réel, d'une involution de l'événement dans l'instantanéité de toutes choses à la fois, et de son évanouissement dans l'information même. Si nous prenons acte de la vitesse de la lumière et du court-circuit temporel de la guerre pure (la nano-seconde), elle nous précipite justement dans la virtualité de la guerre et non dans sa réalité, elle nous précipite dans le vide de la guerre. Faut-il dénoncer la vitesse de la lumière?

Utopie du temps réel, qui simultaniserait l'événement sur tous les points du globe. En fait, ce que nous vivons en temps réel, ce n'est pas l'événement, c'est, en grandeur nature (c'est-

à-dire en grandeur virtuelle, celle de l'image), le spectacle de la dégradation de l'événement et son évocation spectrale (le « spiritisme de l'information » : événement es-tu là? Guerre du Golfe, es-tu là?) dans le commentaire, la glose, la mise en scène verbeuse des speakers, qui souligne l'absence de toute image, qui souligne l'impossibilité de l'image, corrélative de l'irréalité de la guerre. C'est la même aporie que celle du cinéma-vérité, qui veut court-circuiter l'irréalité de l'image pour nous rendre la vérité de l'objet. CNN veut ainsi être un stéthoscope fiché au cœur de la guerre, au cœur hypothétique de la guerre, et nous en rendre la pulsation hypothétique. Mais cette auscultation ne livre qu'une échographie confuse, des symptômes indécidables, assortis de diagnostics flous et contradictoires. Tout ce qu'on pourrait espérer, c'est de les voir mourir en direct (métaphoriquement bien sûr), c'est-à-dire que l'événement, quel qu'il soit, vienne bouleverser l'information, au lieu que l'information ne fasse qu'inventer l'événement et le commenter artificiellement. La seule révolution de l'information serait celle-ci, mais elle n'est pas pour demain – elle supposerait un renversement de l'idée qu'on en a. A défaut, nous continuerons dans le sens de l'in-

volution, de l'incrustation de l'événement dans l'information – et plus nous allons vers le direct, vers le temps réel, plus nous nous enfonçons dans ce sens.

Même illusion de progrès qu'avec l'apparition de la parole, de la couleur sur l'écran : à chaque étape de ce progrès on s'est éloigné de l'intensité imaginaire de l'image. Plus on se rapproche prétendument du réel (ou de la vérité), plus on s'en éloigne, puisqu'il (elle) n'existe pas. Plus on se rapproche du temps réel de l'événement, plus on tombe dans l'illusion du virtuel. Dieu nous garde de l'illusion de la guerre.

A une certaine vitesse, celle de la lumière, on perd même son ombre. A une certaine vitesse, celle de l'information, les choses perdent leur sens. Le risque est grand d'énoncer (de dénoncer) l'Apocalypse du temps réel, quand c'est précisément là que l'événement se volatilise et devient un trou noir d'où la lumière ne s'échappe plus. La guerre implose en temps réel, l'histoire implose en temps réel, toute communication, toute signification, implose en temps réel. L'Apocalypse même, comme

échéance de la catastrophe, est improbable. Elle tombe sous le coup de l'illusion prophétique. Le monde n'est pas assez cohérent pour mener à l'Apocalypse.

Toutefois, confrontant, avec Paul Virilio, nos opinions sur cette guerre, diamétralement opposées, l'un pariant sur l'escalade apocalyptique, et l'autre sur la dissuasion et la virtualité indéfinie de la guerre, nous avons conclu que cette guerre, décidément étrange, allait dans les deux sens à la fois. A la fois l'escalade programmatique de la guerre est implacable, et son non-lieu tout aussi inévitable – la guerre court à la fois vers les deux extrêmes de l'intensification et de la dissuasion. La guerre et la non-guerre ont lieu en même temps, avec le même temps de déploiement et de suspense, avec les mêmes possibilités de désescalade ou de montée aux extrêmes.

Le plus extraordinaire, c'est que les deux hypothèses, l'apocalypse du temps réel et de la guerre pure, et le triomphe du virtuel sur le réel, ont lieu en même temps, dans un même espace-temps, et se poursuivant implacablement toutes les deux. C'est le signe que l'espace de l'événement est devenu hyperspace à réfraction multiple, que *l'espace de la guerre est devenu définitivement non euclidien*. Et qu'il n'y aura

sans doute pas de résolution de cette situation : nous resterons dans l'indécidable de la guerre, qui est celui du déchaînement des deux principes opposés.

La guerre molle et la guerre pure vont en bateau.

Dans la micro-panique distillée par les ondes, il y a une part de bonne volonté populaire. C'est par une sorte de patriotisme affectif que le public consent au fond à se faire peur, à se laisser légèrement terroriser par les scénarios bactériologiques, tout en conservant une assez profonde indifférence à la guerre. Mais il censure cette indifférence, car il ne faut pas se débrancher de la scène mondiale, il faut se mobiliser au moins comme figurants, pour sauver la guerre : nous n'avons guère de passion de rechange. C'est comme la participation politique en temps normal : elle est largement de seconde main, s'inscrivant sur un fond d'indifférence spontanée. C'est comme pour Dieu : même quand on n'y croit plus, on continue de croire qu'on y croit. Dans cette fonction hystérique de rechange, on repère immédiatement ceux qui en font trop et ils sont nombreux. Par contre,

les rares qui font l'hypothèse de cette indifférence profonde seront reçus comme des traîtres.

Cette guerre libère, de par la force des media, une masse exponentielle de bêtise, non pas la stupidité propre à la guerre, qui est déjà considérable, mais la bêtise fonctionnelle, professionnelle, de ceux qui pontifient dans le commentaire perpétuel de l'événement, tous les Bouvard et Pécuchet de service, les faux aventuriers de l'image perdue, les gens de CNN, tous les maîtres chanteurs de la stratégie et de l'information, qui nous auront fait ressentir comme jamais auparavant le vide de la télévision. Il faut dire que cette guerre constitue un test impitoyable. Heureusement, personne n'ira demander compte à tel ou tel (expert ou général ou intellectuel de service) des sottises ou des absurdités qu'il a proférées la veille, puisqu'elles sont effacées par celles du lendemain. Ainsi chacun est amnistié par la succession ultrarapide des faux événements et des faux discours. Blanchissement de la bêtise par l'escalade de la bêtise, qui restitue une sorte d'innocence totale, celle des cerveaux lessivés, blanchis, ahuris non

par la violence, mais par l'insignifiance sinistre des images.

Chevènement dans le désert : Morituri te salutant! Ridicule. La France avec ses vieux Jaguars et ses charentaises présidentielles.

Capillon à la télévision : l'avantage de cette guerre aura été de recycler nos têtes militaires à la télévision. On frémit en pensant qu'en d'autres temps, dans une vraie guerre, ils eussent été opérationnels sur le champ de bataille.

Imbroglia : cette manifestation pacifiste à Paris, donc indirectement pour Saddam Hussein qui, lui, veut la guerre, et contre le gouvernement français, qui lui n'en veut pas, et donne depuis le début tous les signes de s'y refuser, ou de s'y prêter de mauvaise grâce.

Magasins désertés, vacances suspendues, ralentissement de l'activité, ville abonnée aux masses absentes, il se pourrait que cette guerre, derrière l'alibi de la panique, soit l'occasion rêvée de la pédale douce, l'occasion de ralentir,

de relâcher le forcing. Les particules affolées se calment, la guerre efface la guérilla de la vie quotidienne. Catharsis? Non : ravalement. Ou bien la télé, clouant les gens chez eux, remplit pleinement son rôle de contrôle social par l'hébéture collective : tournant inutilement sur elle-même comme un derviche, elle fixe d'autant mieux les populations qu'elle les déçoit, tout comme un mauvais roman policier, dont on ne peut pas croire qu'il soit aussi nul.

On reconstruit l'Irak avant même de l'avoir détruit. Service après vente. Une telle anticipation décrédibilise encore davantage la guerre, qui n'avait pas besoin de ça pour décourager ceux qui voulaient y croire.

Parfois un trait d'humour noir : les douze mille cercueils acheminés en même temps que les munitions et les armes. Là aussi, les Américains auront fait preuve de présomption : leurs pertes sont sans commune mesure avec leurs prévisions. Mais Saddam les avait défiés de n'être pas capables de sacrifier dix mille hommes pour faire une guerre – ils y ont répondu en acheminant douze mille cercueils.

La surestimation des pertes fait partie de la

même illumination mégalomaniacque que le déploiement publicitaire de « Bouclier du Désert » et la débauche de bombardements. Les aviateurs n'ont même plus de cibles. Les Irakiens n'ont même plus assez de leurres pour subvenir aux raids incessants. Il faut bombarder cinq fois le même objectif. Dérision.

Déchaînement de l'artillerie britannique pendant vingt-quatre heures. Il n'y a depuis longtemps plus rien à détruire. Alors pourquoi? C'est pour « couvrir par le bruit de la canonnade celui des colonnes blindées qui montent vers le front »! Car, bien sûr, il faut préserver l'effet de surprise (nous sommes le 21 février). Le mieux, c'est qu'il n'y avait déjà plus personne, les Irakiens étaient déjà partis. Absurdité.

Saddam est un mercenaire, les Américains des missionnaires. Mais une fois battu le mercenaire, ce sont les missionnaires qui deviennent *de facto* les mercenaires du monde entier. Or le prix à payer pour devenir un parfait mercenaire, c'est de se dépouiller de toute volonté et de toute intelligence politique. Les Américains n'y échapperont pas : s'ils veulent être la police du monde et du Nouvel Ordre Mondial,

il faut qu'ils perdent toute autorité politique au seul profit de leur capacité opérationnelle. Ils deviendront les purs exécutants, et tous les autres les purs figurants du Nouvel Ordre Mondial, consensuel et policier.

Quel que soit le dictateur à détruire, toute force punitive et sûre d'elle-même est plus effrayante encore. Ayant pris le style des Israéliens, les Américains l'exporteront désormais partout, s'enfermant comme les Israéliens dans la spirale de la répression inconditionnelle.

Pour les Américains, l'ennemi n'existe pas en tant que tel. *Nothing personal*. Votre guerre ne m'intéresse pas, votre résistance ne m'intéresse pas. Je vous détruirai à mon heure. Refus de marchandage, alors que S.H., lui, marchandise sa guerre, en surenchérissant pour en rabattre, en essayant de forcer la main, à coups de pressions et de chantage, comme un camelot vous fait l'article. Les Américains ne comprennent rien à tout ce psychodrame du marchandage, ils se font avoir coup sur coup, puis, avec l'orgueil blessé de l'Occidental, ils se raidissent et imposent leurs conditions. Ils ne comprennent rien à ce duel flottant, à cette passe d'armes où

se jouent, un bref instant, l'honneur et le dés-honneur de chacun, ils ne connaissent que leur vertu, et ils sont forts de leur vertu. Si l'autre veut jouer, ruser, défier, ils useront vertueusement de leur force. Ils opposeront aux pièges de l'autre leur blindage caractériel et celui de leurs blindés. Pour eux, le temps de l'échange n'existe pas. Or l'autre, même s'il sait qu'il cédera, ne peut le faire sans autre forme de procès. Il faut qu'il soit reconnu comme interlocuteur – c'est tout l'enjeu de l'échange. Il faut qu'il soit reconnu comme ennemi – c'est tout l'enjeu de la guerre. Pour les Américains, le marchandage est vil, alors que pour les autres il est une affaire d'honneur, de reconnaissance personnelle (duelle), de stratégie de parole (la langue existe, il faut lui faire honneur) et de respect du temps (l'altercation exige un rythme, c'est à ce prix qu'il y a de l'Autre). Les Américains n'ont cure de ces subtilités primitives. Ils ont beaucoup à apprendre sur l'échange symbolique.

Par contre, du point de vue économique, ils sont gagnants. Pas de temps perdu à discuter, pas de risque psychologique dans un enjeu duel avec l'autre – c'est la preuve faite que le temps n'existe pas, que l'autre n'existe

pas, que seul le modèle compte, et la maîtrise du modèle.

Du point de vue militaire, faire durer cette guerre comme ils le font (au lieu d'appliquer une solution à l'israélienne, en exploitant immédiatement le rapport de force et en court-circuitant tous les effets en retour) est une solution lourde, sans gloire, et pleine d'effets pervers (l'aura de Saddam auprès des masses arabes). Mais, ce faisant, ils imposent un suspense, un vide du temps où ils se donnent, et au monde entier, le spectacle de leur puissance virtuelle. Ils auront fait durer la guerre le temps qu'il fallait, non pas tellement pour vaincre que pour persuader tout le monde de l'infailibilité de leur machine.

Or la victoire du modèle est plus importante que celle sur le terrain. Le succès militaire consacre le triomphe des armes, mais le succès de la programmation consacre la défaite du temps. Le war-processing, la transparence du modèle dans le déroulement de la guerre, la stratégie d'exécution implacable d'un programme, l'électrocution de toute réaction, de toute initiative vivante, y compris les siennes propres, sont plus importants, du point de vue de la dissuasion générale (celle des amis comme

celle des ennemis) que le résultat final sur le terrain. Guerre propre, guerre blanche, guerre programmatique – plus meurtrière que celle qui sacrifie des vies humaines.

Nous sommes loin de l'anéantissement, de l'holocauste et de l'apocalypse atomique, la guerre totale qui sert d'imaginaire archaïque à l'hystérie médiatique. Au contraire, cette sorte de guerre préventive, dissuasive, punitive, est une sommation pour chacun de ne pas monter aux extrêmes et de s'infliger à soi-même ce qu'on inflige aux autres (c'est le complexe du missionnaire) : la règle du jeu qui fait que chacun doit rester en deçà de sa puissance et ne pas faire la guerre par tous les moyens. La puissance doit rester virtuelle et exemplaire, c'est-à-dire vertueuse. C'est l'apprentissage planétaire de cette régulation qui constitue le test décisif. Pas plus que la richesse ne se mesure à l'ostentation de la richesse, mais à la circulation secrète des capitaux spéculatifs, ainsi la guerre ne se mesure pas à son déchaînement, mais à son déroulement spéculatif, dans un espace abstrait, électronique, informatique, le même que celui où se meuvent les capitaux.

Si cette conjoncture n'exclut pas tout accident (une dérégulation du virtuel), toutefois la probabilité de l'irruption d'une telle montée aux extrêmes, d'une telle violence duelle appelée guerre, est de plus en plus faible.

Saddam l'hystérique. Faiseur de merde interminable. On ne peut pas écraser l'hystérique, il renaît de ses symptômes comme de ses cendres. Face à l'hystérique, l'autre devient parano, il déploie un appareil gigantesque de protection et de méfiance. Il soupçonne l'hystérique de mauvaise foi, de ruse, de dissimulation. Il veut le contraindre à la vérité, à la transparence. L'hystérique est irréductible. L'usage des leurres lui est propre, le renversement des alliances. Face à cette lubricité, à cette duplicité, le parano ne peut que se faire plus rigide, plus obsessionnel. Le plus violent reproche fait par Bush à Saddam Hussein, c'est celui de menteur, de traître, de mauvais joueur, de truqueur. Lying son of a bitch! Saddam, en bon hystérique, n'a jamais accouché de sa propre guerre : pour lui, ce n'est qu'une grossesse nerveuse. Par contre, il a jusqu'ici réussi à empêcher Bush d'accoucher de la sienne. Et, avec la complicité de Gorbat-

chev, il a bien failli réussir à lui faire un enfant dans le dos. Mais l'hystérique n'est pas suicidaire, c'est là le revers avantageux de Saddam. Il n'est ni fou ni suicidaire. Peut-être faut-il le soigner par l'hypnose?

Les Irakiens et les Américains ont au moins quelque chose en commun, un crime qu'ils partagent (et l'Occident avec eux). Bien des choses dans cette guerre s'expliquent par ce forfait antérieur, dont chacun a cru profiter impunément, mais dont l'expiation secrète alimente la guerre du Golfe, y compris dans sa confusion, son allure de règlement de comptes. De cet épisode antérieur, on parle peu, tellement tout le monde s'est accordé pour l'oublier (même les Iraniens) : c'est la guerre contre l'Iran. Saddam doit se venger de n'y avoir pas vaincu, tout en étant l'agresseur, et sûr de son impunité. Il doit se venger de l'Occident, qui l'y a entraîné, et les Américains, eux, doivent le supprimer comme le complice encombrant de cette forfaiture.

Pour n'importe quel gouvernant ou despote, le pouvoir sur son propre peuple prime tout. Dans le cas de la guerre du Golfe, c'est la seule chance de solution ou de désescalade. Saddam préférera céder plutôt que de détruire son hégémonie interne, sacrifier son armée, etc. En ce sens, la mise à l'abri de son aviation en Iran serait plutôt un bon signe, non pas un signe offensif, mais la ruse du casseur qui planque son magot pour le retrouver à sa sortie de prison – donc qui plaide contre toute détermination héroïque et suicidaire.

Qu'une fraction d'intellectuels et de politiques, spécialistes de la réserve mentale, soit pour la guerre à contrecœur, qu'une autre soit contre la guerre du fond du cœur, mais pour des raisons aussi troubles – tous sont d'accord sur un point : cette guerre existe, nous l'avons rencontrée. Aucune interrogation sur l'événement même, sur sa réalité, sur l'escroquerie à la guerre, sur l'illusion programmée de la bataille, toujours retardée, sur la machination de cette guerre, amplifiée par l'information, sans compter la débauche invraisemblable de matériel, la manipulation systématique des données,

la dramatisation artificielle... Si nous n'avons pas l'intelligence pratique de la guerre (et nul de nous ne l'a), ayons-en du moins l'intelligence sceptique – sans renoncer pour autant au sentiment pathétique de son absurdité.

Mais il y a plusieurs sortes d'absurdité : celle du massacre et celle d'être piégé par l'illusion du massacre. C'est comme dans la fable de La Fontaine : le jour où il y aura une vraie guerre, vous ne verrez même pas la différence. La vraie victoire des simulateurs de guerre, c'est d'avoir entraîné tout le monde dans cette simulation pourrie.

## LA GUERRE DU GOLFE N'A PAS EU LIEU

Puisque cette guerre était gagnée d'avance, on ne saura jamais à quoi elle aurait ressemblé si elle avait existé. On ne saura jamais à quoi aurait ressemblé un Irakien qui aurait combattu avec une chance de se battre. On ne saura jamais à quoi aurait ressemblé un Américain qui aurait combattu avec une chance d'être vaincu. On a vu à quoi ressemble un processus ultra-moderne d'électrocution, de paralysie, de lobotomie d'un ennemi expérimental hors du champ de bataille, sans réaction possible. Mais ceci n'est pas une guerre. De même que 10 000 tonnes de bombes par jour ne suffisent pas à faire que ce soit une guerre. De même que la transmission directe par CNN, le temps réel de l'information ne suffit pas à authentifier

une guerre. On se souvient de Capricorne One, où le vol d'une fusée habitée vers Mars avait été relayé en direct sur toutes les télévisions du monde sans avoir jamais eu lieu que dans un studio du désert.

On a parlé de guerre chirurgicale, et il est vrai qu'il y a quelque chose de commun entre cette destruction *in vitro* et la fécondation *in vitro* – celle-ci aussi produit un être vivant, mais elle ne suffit pas à faire un enfant. Un enfant, sauf dans le Nouvel Ordre Génétique, est issu d'une copulation sexuée. La guerre, sauf justement dans le Nouvel Ordre Mondial, naît d'un rapport antagonique, destructeur, mais duel, entre deux adversaires. Cette guerre-ci est une guerre asexuée, chirurgicale, war-processing, dont l'ennemi ne figure que comme cible sur un ordinateur, tout comme le partenaire sexuel ne figure que comme un nom de code sur l'écran du minitel rose. Si on peut parler de sexe dans ce cas-là, alors la guerre du Golfe, elle aussi, peut passer pour une guerre.

Les Irakiens font sauter des immeubles civils pour faire croire à la guerre sale. Les Américains camouflent des infos satellite pour faire croire

à la guerre propre. Tout en trompe-l'œil! Le dernier truc irakien : vider secrètement le Koweït et ridiculiser ainsi la grande offensive. Au point où on en est, la garde présidentielle elle-même n'était peut-être qu'un mirage, en tout cas on l'aura exploitée comme tel jusqu'au bout. Tout ceci n'est plus qu'un stratagème et la guerre finit dans l'ennui général, pire, dans un sentiment de duperie. Fanfaronnade irakienne, pantalonnade américaine. Il y a comme un virus dans cette guerre qui, dès le début, l'aura vidée de toute crédibilité. C'est peut-être que les deux adversaires n'étaient même pas en face l'un de l'autre, l'un perdu dans sa guerre virtuelle et gagnée d'avance, l'autre terré dans sa guerre traditionnelle et perdue d'avance. Ils ne se seront même jamais vus : quand les Américains sont enfin apparus derrière leur rideau de bombes, les Irakiens avaient déjà disparu derrière leur rideau de fumée...

L'effet général est celui d'une dérision à laquelle on n'aura même pas eu le temps d'applaudir. La seule escalade aura été celle des leurres, ouvrant sur l'ère définitive des grandes confrontations qui s'évanouissent dans le brouillard. Encore les événements de l'Est ont-ils donné l'impression d'une divine surprise. Dans

le Golfe, rien de tel, l'événement a été comme dévoré d'avance par le virus parasite, le rétrovirus de l'histoire. C'est pourquoi on pouvait faire l'hypothèse que cette guerre n'aurait pas lieu. Et maintenant qu'elle est finie, on peut enfin se rendre compte qu'elle n'a pas eu lieu.

Elle s'est trop longtemps ensevelie, que ce soit dans les bunkers de béton et de sable irakiens, ou dans le ciel électronique des Américains, ou derrière les écrans bavards de la télévision, autre forme de sépulture. Aujourd'hui, tout a tendance à s'ensevelir, y compris l'information dans ses bunkers informatiques. La guerre, elle aussi, s'ensevelit pour survivre. Dans ce forum de la guerre qu'est le Golfe, tout se cache : on cache les avions, on ensevelit les chars, Israël fait le mort, on censure les images, toute l'information est bloquée dans le désert : seule fonctionne la télé comme un médium sans message, donnant enfin l'image de la télévision pure.

La guerre, elle, comme un animal, se terre. Elle se cache dans les sables, elle se cache dans le ciel. C'est comme les avions irakiens : elle sait qu'elle n'a aucune chance si elle fait surface. Elle attend son heure... qui ne viendra plus.

Les Américains eux-mêmes sont les vecteurs

de cette catalepsie. Pas question que la guerre sorte de leur plan, de son déroulement programmé. Pas question que les Irakiens entrent en guerre, dans leur guerre. Pas question que l'Autre sorte de leurs ordinateurs. Toute réaction, même de leur part (on l'a vu dans l'épisode des prisonniers, qui aurait dû les faire violemment réagir), toute abréaction au programme, toute improvisation est abolie (même les Israéliens ont été muselés). Ce qui est testé là, dans cette forclusion de l'ennemi, dans cette réclusion expérimentale de la guerre, c'est la validité future, pour la planète entière, de ce type de performance irrespirable, machinique, virtuelle et implacable dans son déroulement. Dans cette perspective, la guerre ne saurait avoir lieu. Il n'y a pas plus d'espace pour la guerre que pour n'importe quelle velléité de forme vivante.

La guerre dépouillée de ses passions, de ses phantasmes, de ses oripeaux, de ses voiles, de sa violence, de ses images, la guerre mise à nu par ses techniciens mêmes, et revêtue ensuite par eux, comme d'une seconde peau, de tous les artifices de l'électronique. Mais ceux-ci aussi

sont une sorte de leurre que la technique dresse devant elle-même. Les leurres de Saddam Hussein visent encore à tromper l'ennemi, le leurre technique américain ne vise qu'à se tromper soi-même. Les premiers jours de l'attaque éclair, dominés par cette mystification technologique, resteront comme un des plus beaux bluffs, un des plus beaux mirages collectifs de l'Histoire contemporaine (avec Timisoara). Il faut dire que nous sommes tous complices de ces fantasmagories comme de n'importe quelle campagne publicitaire. Les chômeurs constituaient jadis l'armée de réserve du Capital, nous constituons aujourd'hui, dans notre servitude à l'information, l'armée de réserve de toutes les mystifications planétaires.

Saddam a construit (délibérément ou non) toute sa guerre comme un leurre, y compris le leurre de la défaite, qui ressemble plus à une syncope hystérique, du type : Coucou, je ne suis plus là! Mais les Américains aussi ont construit leur affaire comme un leurre, comme un miroir parabolique de leur propre puissance, sans tenir compte de ce qu'il y avait en face, où en hallucinant ceux d'en face comme menace à

leur mesure – sinon ils n'auraient même pas pu croire à leur propre victoire. Leur victoire elle-même comme leurre triomphal, faisant écho au leurre irakien de la débâcle. Au fond, les deux ont été complices comme larrons en foire, et nous ont collectivement abusés. C'est pourquoi la guerre est restée insaisissable, indéfinissable, toute stratégie ayant laissé place au stratagème.

Des deux adversaires, l'un est un marchand de tapis, l'autre un marchand d'armes : ils n'ont ni la même logique ni la même stratégie, quoique ce soient tous deux des truands. Entre eux, ça ne communique même pas assez pour qu'ils se fassent la guerre. Saddam ne se battra jamais, les Américains se battront, sur écran, contre un double fictif. Car ils voient Saddam comme il devrait être, un héros moderniste, digne d'être vaincu (la quatrième armée du monde!). Or Saddam est resté un marchand de tapis, et il prend les Américains pour d'autres marchands de tapis, plus forts que lui, mais moins doués pour la ruse. Il n'entend rien à la dissuasion. Pour qu'il y ait dissuasion, il faut que ça communique. C'est un jeu de stratégie rationnel, qui suppose une communication en temps réel entre les deux adversaires – or dans

cette guerre, il n'y a jamais eu communication, à aucun moment, il y a toujours eu décalage dans le temps, Saddam évoluant dans un temps long, celui du chantage, de l'atermoiement, de la fausse avance, du retrait – exactement l'inverse du temps réel : le temps récurrent des Mille et Une Nuits. La dissuasion suppose par ailleurs une escalade virtuelle entre les deux adversaires. Toute la stratégie de Saddam repose au contraire sur la désescalade (on fixe un prix maximal, puis on descend en dégradé). Et leur dénouement respectif n'est pas du tout le même. L'échec du marchandage se solde par l'esquive : le marchand reprend son tapis et s'en va. Ainsi Saddam s'éclipse sans autre forme de procès. L'échec de la dissuasion se solde par la force : c'est le cas des Américains. Là encore, aucun rapport entre les deux, chacun joue dans son espace et manque l'autre. On ne peut même pas dire que les Américains aient vaincu Saddam, il leur a fait défaut, il a désescaladé, et eux n'ont pas pu escalader jusqu'à le détruire.

Enfin, qui donc aurait pu rendre plus de services à tout le monde, en si peu de temps, à si peu de frais, que Saddam Hussein? Il a

renforcé la sécurité d'Israël (reflux de l'Intifada, regain de l'opinion mondiale pour Israël), assuré la gloire des armes américaines, donné à Gorbatchev une chance politique, ouvert la porte à l'Iran et au chiisme, relancé l'ONU, etc., tout cela gratuitement, puisque lui seul a payé le prix du sang. Peut-on concevoir un homme aussi admirable? Et il n'est même pas tombé! Il est resté un héros pour les masses arabes. Tout se passe comme s'il avait été un agent de la CIA déguisé en Saladin.

Résister à la probabilité de quelque information, de quelque image que ce soit. Être plus virtuels que les événements eux-mêmes, non pas rétablir la vérité, nous n'en avons pas les moyens, mais ne pas être dupes, et, pour cela, replonger toute l'information et la guerre dans la virtualité dont elles procèdent. Retourner la dissuasion contre elle-même. Être météorologiquement sensible à la bêtise.

Dans le cas de cette guerre, il s'agit de l'illustration vivante d'une logique implacable, qui nous rend incapables d'envisager une autre hypothèse que celle de son événement réel. La logique réaliste qui vit de l'illusion du résultat

final. Le démenti des faits n'en est jamais un. La résolution finale d'une équation aussi complexe qu'une guerre n'est jamais dans l'évidence de la guerre. Il s'agit d'en saisir, sans illusion prophétique, la logique de déroulement. Être pour ou contre la guerre est idiot dès lors qu'on ne s'interroge pas un instant sur la probabilité même de cette guerre, sur sa crédibilité, sur son taux de réalité. Toutes les spéculations idéologiques et politiques relèvent de la dissuasion mentale (la bêtise). Par leur consensus immédiat sur l'évidence, elles alimentent l'irréalité de cette guerre, elles en renforcent le bluff par leur duperie inconsciente.

Les vrais bellicistes sont ceux qui vivent de l'idéologie de la véracité de cette guerre, alors que la guerre elle-même exerce ses ravages à un autre niveau, par le truquage, l'hyperréalité, le simulacre, par toute la stratégie mentale de dissuasion qui se joue dans les faits et dans les images, dans l'anticipation du virtuel sur le réel, du temps virtuel sur l'événement, et dans la confusion inexorable des deux. Tous ceux qui n'entendent rien à cela renforcent involontairement ce halo de bluff qui nous entoure.

Les Irakiens ont été comme électrocutés, lobotomisés, courant vers les journalistes de la télévision pour se rendre, ou frappés d'immobilité au pied de leurs chars, même pas démoralisés : décérébralisés, stupéfaits plus que défaits – peut-on appeler ça une guerre? Aujourd'hui on peut voir encore les lambeaux de cette guerre pourrir dans le désert, exactement comme les lambeaux de la carte dans la fable de Borges, pourrissant aux quatre coins du territoire (il situe d'ailleurs sa fable, étrangement, dans les mêmes confins orientaux de l'Empire).

Guerre truquée, guerre déceptive, même pas l'illusion – la désillusion de la guerre, liée non seulement au calcul défensif, qui se traduit par la prophylaxie monstrueuse de cette machine militaire, mais à la désillusion mentale des combattants eux-mêmes, et à celle, mondiale, de tous les autres, à travers l'information. Car la dissuasion est une machine totale (c'est elle la vraie machine de guerre), et elle ne joue pas seulement au cœur de l'événement, là où la couverture électronique de la guerre a dévoré l'espace et le temps, là où la virtualité (le leurre, la programmation, l'anticipation de la fin), telle une bombe à dépression, a dévoré tout l'oxygène de la guerre – elle joue dans nos têtes

aussi. L'information a une fonction profonde de déception. Peu importe ce dont elle nous « informe », peu importe sa « couverture » des événements, car ce n'est précisément qu'une couverture – ce qu'elle vise, c'est le consensus par encéphalogramme plat. Dresser tout le monde à la réception inconditionnelle du simulacre sur les ondes, tel est le complément du simulacre inconditionnel sur le terrain. Abolir toute intelligence de l'événement. Ce qui en résulte est une atmosphère irrespirable de déception et de stupidité. Et si les gens ont vaguement conscience d'être pris dans cet assouvissement et cette désillusion des images, ils ravalent cette déception et restent fascinés par l'évidence du montage de cette guerre, qui nous est inoculée partout, par les yeux, par les sens, par les discours.

Il y a des comptabilités ironiques qui aident à tempérer le choc ou le bluff de cette guerre. Un simple calcul fait apparaître que sur 500 000 soldats américains impliqués pendant sept mois dans les opérations du Golfe, il en serait mort trois fois plus si on les avait laissés dans la vie civile, uniquement en accidents de

la route. Faut-il envisager de multiplier les guerres propres pour réduire les bilans meurtriers du temps de paix?

On pourrait tirer de là une philosophie des effets pervers, dont on a tendance à penser qu'ils sont toujours maléfiques, alors que des causes maléfiques (la guerre, la maladie, les virus) produisent fort souvent des effets pervers bénéfiques. Ils n'en sont pas moins pervers, mais ils sont plus intéressants que les autres, en particulier parce qu'on a eu pour principe de ne jamais les étudier. Sauf Mandeville, bien entendu, dans sa *Fable des abeilles*, où il est montré que toute société prospère à partir de ses vices. Mais le cours des choses nous a de plus en plus éloignés d'une intelligence de cet ordre.

Un exemple : la dissuasion elle-même. Elle ne fonctionne bien qu'à armes égales. Il faut idéalement que chaque partenaire dispose des mêmes armes pour accepter de renoncer à s'en servir. C'est donc la dissémination des armes (atomiques) qui seule peut assurer le jeu d'une dissuasion mondiale efficace et le suspense indéfini de la guerre. La politique actuelle de non-dissémination joue avec le feu : il y aura toujours assez de fous pour lancer un défi archaïque en

deçà de la riposte atomique – témoin Saddam. Les choses étant ce qu'elles sont, il faut mettre son espoir dans la multiplication des armes plutôt que dans leur limitation (jamais respectée). Là aussi, il faut compter sur l'effet pervers bénéfique de la dissémination. Il faut escalader dans le virtuel (de la destruction), sous peine de désescalader dans le réel. C'est le paradoxe de la dissuasion. C'est comme l'information ou la culture ou autres biens matériels et spirituels : seule la profusion les rend indifférents et neutralise leurs effets pervers négatifs. Multipliez les vices pour assurer le bien collectif.

Ceci dit, les conséquences de ce qui n'a pas eu lieu peuvent être aussi lourdes que celles d'un événement historique. L'hypothèse serait qu'aussi bien avec la guerre du Golfe qu'avec les événements de l'Est, nous n'avons plus affaire à des événements « historiques », mais à des lieux d'effondrement. Lieu d'effondrement du communisme à l'Est, dont la construction avait été, elle, un événement historique, porté par une vision du monde et une utopie, alors que son effondrement n'est porté par rien, n'est porteur de rien, et n'ouvre que sur un désert

confus laissé libre par le retrait de l'histoire et envahi aussitôt par les déchets de l'histoire.

Lieu d'effondrement que cette guerre du Golfe aussi, opération virtuelle et méticuleuse, qui laisse la même impression de non-lieu, où l'affrontement militaire a tourné court, et où nulle puissance politique n'a fait ses preuves. Effondrement de l'Irak et consternation du monde arabe comme conséquence d'un affrontement qui n'a pas eu lieu et qui ne pourra sans doute jamais avoir lieu. Mais cette non-guerre en forme de victoire consacre aussi bien l'effondrement politique occidental dans tout le Moyen-Orient, incapable même d'éliminer Saddam et d'imaginer ou d'imposer quoi que ce soit que ce nouvel ordre désertique et policier appelé ordre mondial.

En conséquence de ce non-lieu, et preuve vivante de la débilité politique occidentale, Saddam est toujours bien là, redevenu ce qu'il a toujours été, le mercenaire de l'Occident, méritant une correction pour n'avoir pas su rester à sa place, mais méritant aussi de continuer à gazer les Kurdes et les Chiites, puisqu'il a eu le tact de ne pas employer ces armes contre ces chiens d'Occidentaux, méritant de garder sa garde présidentielle, puisqu'il a eu l'esprit de

ne pas la sacrifier au combat. Miraculeusement (on croyait l'avoir détruite), celle-ci retrouve toute sa vaillance contre les insurgés. C'est d'ailleurs la caractéristique de Saddam de ne faire preuve de combativité et de férocité que contre ses ennemis internes – comme tout vrai dictateur, la finalité dernière du politique, soigneusement voilée ailleurs par les effets de démocratie, étant gardé le contrôle par tous les moyens, fût-ce par la terreur, sur son propre peuple. Cette fonction de révélateur politique, en même temps que d'alibi pour les démocraties, qu'incarnent les dictatures, explique sans doute l'inexplicable faiblesse des grandes puissances envers elles. Saddam liquide les communistes, Moscou flirte d'autant mieux avec lui; il peut gazer les Kurdes, on ne lui en tient pas rigueur; il élimine les cadres religieux, et tout l'Islam se réconcilie avec lui. D'où vient cette impunité? D'où vient qu'on se contente de lui infliger un parfait semblant de défaite militaire, en échange pour les Américains d'un parfait semblant de victoire? Cette remise en selle ignominieuse de Saddam après son numéro de clown à la tête de la guerre sainte signifie clairement que, de part et d'autre, on considère que la guerre n'a pas eu lieu. Et même la dernière

phase de cette mystification armée n'aura rien changé, car les 100 000 morts irakiens n'auront encore été que le dernier leurre que Saddam aura sacrifié, le prix du sang donné en gage, selon une équivalence calculée, pour conserver son pouvoir. Le pire est que ces morts servent encore d'alibi à ceux qui ne veulent pas s'être excités pour rien, ni s'être fait avoir pour rien : les morts, eux du moins, prouveraient que cette guerre était bien une guerre, et non une fumisterie honteuse et inutile, une version programmée et mélodramatique de ce qui était le drame de la guerre (Marx a déjà parlé de cette version seconde, mélodramatique d'un événement premier). Mais on peut être assuré que le prochain mélo de ce genre jouira d'une crédulité encore plus fraîche et joyeuse.

Quel travail a fait Saddam pour les Américains, depuis son combat contre l'Iran jusqu'à cette débâcle clefs en main ! Cependant, tout est ambigu, puisque cet effondrement ôte toute valeur démonstrative à la puissance américaine, mais aussi toute créance aux idéologies occidentales de modernité, de démocratie, de laïcité,

dont on avait fait de Saddam l'incarnation dans le monde arabe.

On voit bien que les Occidentaux, sur le modèle tout neuf des pays de l'Est, ont rêvé d'une perestroïka islamique – la démocratie s'installant irrésistiblement dans les pays vaincus par les forces du Bien. Les pays arabes vont se libérer (les peuples ne peuvent que vouloir se libérer), et les femmes en Arabie saoudite vont avoir le droit de conduire. Hélas! ce n'est pas vrai du tout. Les vaincus n'auront pas été convaincus et, s'effaçant d'eux-mêmes, ils laisseront aux vainqueurs le goût amer d'une irréaliste victoire sur mesure. La défaite aussi peut être une surenchère et une relance, l'enchaînement ne s'arrête jamais. Ce qui en résultera est imprévisible et ne se laissera certainement pas escompter en termes de liberté.

Il ne s'est produit aucun accident dans cette guerre, tout s'est déroulé selon l'ordre programmatique, sans dérèglement passionnel. Rien ne s'est produit qui aurait métamorphosé les choses en duel.

On peut même s'interroger sur le statut des morts, d'un côté comme de l'autre. Les pertes minimales des coalisés posent un sérieux problème, ce qui n'était le cas dans aucune guerre antérieure. On peut se féliciter du chiffre dérisoire des morts, mais rien n'empêchera ce chiffre d'être dérisoire. C'est étrange, mais une guerre sans victimes n'apparaît pas comme une vraie guerre, plutôt comme la préfiguration d'une guerre blanche, expérimentale, d'une guerre encore plus inhumaine, puisque sans pertes humaines. Pas de héros non plus de l'autre côté, où la mort aura été le plus souvent celle de figurants sacrifiés, laissés comme couverture dans les tranchées du Koweït, ou civils servant d'appâts et de martyrs de la guerre sale. Disparus, abandonnés à leur sort, en pleine méprise de la guerre, en plein mépris de leur chef, sans même la gloire collective du nombre (on ne sait pas combien ils sont).

Le disparu d'ailleurs, au même titre que l'otage, ou le repent, est devenu une figure emblématique de notre univers politique. Avant il y avait les morts et les traîtres, maintenant il y a les disparus et les repentis : tous des blanchis. Même les morts sont blanchis. « On les a déjà enterrés, on ne peut plus les compter »,

dixit Schwarzkopf. A Timisoara il y en avait trop, ici, ils font défaut, mais c'est la même chose. La non-volonté de savoir fait partie de la non-guerre. Le mensonge et la honte sont apparus tout au long de cette guerre comme une maladie sexuellement transmissible.

Blanchir la guerre. De même qu'on reconstruisait le Koweït et l'Irak avant de les avoir détruits, de même à chaque phase de cette guerre, les choses se sont déroulées comme si elles étaient virtuellement terminées. Ce n'est pas faute d'avoir brandi la menace d'une guerre chimique, d'une guerre sanglante, d'une guerre mondiale, chacun y a mis du sien, comme s'il avait fallu se faire peur, maintenir tout le monde en érection, de peur de voir retomber la verge flaccide de la guerre. Et ce branlage à vide a fait les délices de toutes les télés. Habituellement, nous dénonçons comme emphase, affectation vide et théâtrale ce genre de comportement – pourquoi ne pas dénoncer un événement tout entier s'il est affecté de la même hystérie?

Sous bien des aspects, cette guerre aura été un scandale, du même type que Timisoara. Non pas tellement celui de la guerre elle-même que celui de la manipulation des esprits, du chantage au scénario – le pire des scandales étant encore la demande collective d'intoxication, la complicité de tous dans les effets de guerre, dans les effets de réalité et de fausse transparence de cette guerre. On pourrait presque parler du harcèlement médiatique comme du harcèlement sexuel. Hélas! le problème est toujours le même, et il est insoluble : où commence la violence réelle, où finit la violence consentie? Le bluff, l'information auront servi d'aphrodisiaque à la guerre, tout comme les cadavres de Timisoara et leur rediffusion mondiale auront servi d'aphrodisiaque à la révolution roumaine.

Mais, au fond, qu'est-ce que vous avez contre les aphrodisiaques? Rien, pourvu qu'on ait l'orgasme. Et la mixture des media est devenue le préalable à tout orgasme événementiel. Et nous avons besoin de cela justement parce que l'événement nous manque, parce que la conviction nous manque. Nous avons un besoin pressant de simulation, fût-elle celle de la guerre, bien plus que de lait et de confiture ou de liberté, et nous avons l'intuition immédiate des moyens

pour y parvenir. C'est même l'acquis fondamental de notre démocratie : la fonction-image, la fonction-chantage, la fonction-information, la fonction-spéculation. Fonction aphrodisiaque, obscène, que celle du leurre de l'événement, que celle du leurre de la guerre. Fonction-drogue.

Le drame réel, la guerre réelle, nous n'en avons plus ni le goût ni le besoin. Ce qu'il nous faut, c'est la saveur aphrodisiaque de la multiplication du faux, de l'hallucination de la violence, c'est que nous ayons de toute chose la jouissance hallucinogène, qui est aussi la jouissance, comme dans la drogue, de notre indifférence et de notre irresponsabilité, donc de notre véritable liberté. C'est là la forme suprême de la démocratie. A travers elle se profilent notre retrait définitif du monde, la jouissance dans la spéculation mentale des images équivalant à celle des capitaux dans le flash boursier ou à celle des cadavres dans le charnier de Timisoara. Mais, au fond, qu'est-ce que vous avez contre la drogue?

Rien. Sinon que la désillusion collective est terrible lorsque le charme est rompu – ainsi quand on a démasqué les cadavres de Timisoara, ou quand on prend conscience du sub-

terfuge de la guerre. Le scandale n'est plus aujourd'hui dans l'atteinte aux valeurs morales, mais dans l'atteinte au principe de réalité. Ce qui a profondément scandalisé dans l'épisode de Timisoara, et qui infecte désormais toute la sphère de l'information du complexe de Timisoara, c'est la figuration forcée des cadavres, c'est la transformation des cadavres en figurants, qui transformait du même coup tous ceux qui l'ont vu et qui y ont cru en figurants forcés, eux-mêmes devenus cadavres dans le charnier de signes de l'information. L'odieux est dans la malversation du réel, il est dans le truquage de l'événement, dans la malversation de la guerre. Quelle parodie, quelle dérision dans les charniers de Timisoara par rapport aux véritables charniers de l'Histoire! Quelle dérision, quelle escroquerie que cette guerre du Golfe – ce n'est pas pour en réhabiliter d'autres, mais l'usage du même pathos est d'autant plus odieux qu'il n'y a même plus l'alibi d'une guerre.

L'outrecuidance de l'information et des media redouble ici l'arrogance politique de l'empire occidental. Tous ces journalistes qui s'érigent en conscience universelle, tous ces présentateurs qui s'érigent en stratèges, tout en nous accablant d'un flux d'images inutiles. Chantage émotion-

nel au massacre, supercherie. Au lieu de parler du seuil de tolérance sociale à l'immigration, on ferait mieux de parler du seuil de tolérance mentale à l'information. De celui-ci on peut dire qu'il a été délibérément franchi.

Le délirant spectacle des guerres qui n'ont pas lieu – le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui. Tous ces événements, de l'Est ou du Golfe, qui, sous les couleurs de la libération et de la guerre, n'auront mené qu'à la désillusion historique et politique (il semble qu'il en ait été de même avec la fameuse Révolution Culturelle chinoise : toute une stratégie de déstabilisation interne, plus ou moins concertée, court-circuitant la spontanéité populaire), événements post-synchronisés, qu'on n'a jamais eu l'impression de voir en version originale. Mauvais acteurs, mauvaises doublures, mauvais strip-tease : au fil de ces sept mois, la guerre s'est déroulée comme un long strip-tease, selon l'escalade calculée du déshabillage, se rapprochant du point incandescent de l'explosion (comme de l'effusion érotique), mais s'y refusant en même temps, maintenant un suspense (le « teasing ») décevant, si bien que lorsque apparaît

enfin le corps nu, il ne l'est plus du tout, le désir n'en existe plus, et l'orgasme tourne court. Ainsi on nous a administré l'escalade au compte-gouttes, nous éloignant de plus en plus du passage à l'acte, et, de toute façon, la guerre, c'est comme la vérité, selon Nietzsche. Nous ne croyons pas que la vérité reste la vérité quand on lui enlève tous ses voiles. Ainsi nous ne pensons pas que la guerre reste la guerre quand on prétend lui enlever toute incertitude et en faire une opération nue. La nudité de la guerre est aussi virtuelle que celle du corps érotique dans l'appareil du strip-tease.

Sur les pentes de Courchevel, on diffuse par haut-parleurs les nouvelles de la guerre du Golfe, au moment des bombardements intensifs. Est-ce que les autres là-bas, les Irakiens, dans leurs bunkers des sables, auront eu droit au bulletin d'enneigement de Courchevel?

Le 22 février fut le jour de l'Apocalypse : celui du déclenchement de l'offensive terrestre derrière son rideau de bombes, et chez nous, en France, par une sorte d'humour noir, celui

du plus monstrueux embouteillage sur les autoroutes de la neige. Tandis que les blindés montaient à l'assaut du Koweït, les hordes automobiles montaient à l'assaut des champs de neige. Les blindés sont d'ailleurs passés beaucoup plus facilement que les vagues du loisir. Et les morts furent bien plus nombreux sur le front de la neige que sur le front de la guerre. Est-ce que la mort nous ferait tellement défaut, même en temps de guerre, qu'il faille aller la chercher dans les aires de loisir?

Bloqués sur la route, on peut toujours se distraire à l'écoute des radios du Golfe – le temps de l'information ne s'arrête jamais, plus ça ralentit sur les routes, plus ça circule sur les ondes. Distraction aussi que celle de ce jeune couple, qui fait alterner la vision de la guerre à la télé avec celle de leur enfant à venir, filmé et enregistré dans le ventre de la mère, et disponible en cassette échographique. Quand la guerre s'arrête, on se regarde le même. Même combat au niveau des images : la guerre avant qu'elle éclate, l'enfant avant qu'il naisse. Loisirs de l'ère virtuelle.

La liquidation des Chiites et des Kurdes par Saddam sous l'œil bienveillant des divisions américaines mystérieusement stoppées dans leur avance fulgurante « pour ne pas humilier un peuple entier », cette liquidation offre une analogie sanglante avec l'écrasement de la Commune de Paris en 1871 sous l'œil des armées prussiennes. Et les bonnes âmes qui ont hurlé pendant sept mois, pour ou contre la guerre, mais toujours pour la bonne cause, ceux-là qui ont dénoncé les aberrations de la politique pro-irakienne dix ans après, quand il n'en était plus temps, les repentis des droits de l'homme ne font de nouveau plus rien. Le monde accepte cela comme le salaire de la défaite, ou mieux, du côté américain, comme le salaire de la victoire. Eux qui, après avoir largué des centaines de milliers de tonnes de bombes, prétendent aujourd'hui s'abstenir « d'intervenir dans les affaires intérieures d'un État ».

Il est quand même admirable que nous traitions les Arabes, les Musulmans, d'intégristes, avec la même répulsion que nous traitons quelqu'un de raciste, alors que nous vivons dans une société typiquement intégriste, quoique

simultanément en voie de désintégration. Nous ne pratiquons pas l'intégrisme fondamentaliste dur, nous pratiquons l'intégrisme démocratique mou, subtil et honteux, celui du consensus. Cependant, l'intégrisme consensuel (celui des Lumières, des Droits de l'homme, de la gauche au pouvoir, de l'intellectuel repent, de l'humanisme sentimental) est tout aussi féroce que celui de n'importe quelle religion tribale ou société primitive.

Il dénonce l'autre exactement de la même façon, comme le Mal absolu (ce sont les termes de François Mitterrand à propos de l'affaire Salman Rushdie – tiens donc, d'où lui vient une forme de pensée aussi archaïque?) La différence entre les deux intégrismes (hard et soft), c'est que le nôtre (le soft) détient tous les moyens de détruire l'autre, et ne s'en prive pas. Comme par hasard, c'est toujours le fondamentaliste des Lumières qui opprime et détruit l'autre, lequel ne peut que le défier symboliquement. Nous donnons, pour nous justifier, corps à la menace, faisant de la fatwa sur Salman Rushdie une épée de Damoclès sur le monde occidental, entretenant une terreur disproportionnée, en pleine méconnaissance de la différence entre un défi symbolique et une agres-

sion technique. Or le défi symbolique est plus grave à long terme qu'une agression victorieuse. Si une simple fatwa, un simple décret de mort peut plonger l'Occident dans une telle dépression (on ne dépeindra jamais assez cruellement le vaudeville de la terreur chez les écrivains et les intellectuels à cette occasion), si l'Occident préfère croire à cette menace, c'est qu'il est paralysé par sa propre puissance, à laquelle il ne croit pas, en fonction justement de son énormité (la disproportion des fins crée une tension excessive, ce serait plutôt la « névrose » islamique – la disproportion des moyens, la nôtre, crée au contraire une dépression grave, une névrose d'impuissance). Si l'Occident croyait à sa propre puissance, il n'envisagerait même pas cette menace un seul instant. Le plus drôle est que l'autre non plus ne croit pas à son impuissance, or celui qui ne croit pas à son impuissance est plus fort que celui qui ne croit pas à sa puissance, celle-ci fût-elle mille fois supérieure. De ceci, le *Livre des ruses* arabe donne mille témoignages, mais l'Occident n'a aucune intelligence de ces choses-là.

C'est ainsi qu'on en arrive à une guerre irréaliste, où la puissance technique surdimensionnée surévalue en retour les forces réelles de

l'ennemi, qu'elle ne veut pas voir. Et si elle est étonnée, lorsqu'elle triomphe si facilement, c'est qu'elle ne sait ni croire à elle-même ni ruser avec elle-même. Ce qu'elle sait par contre obscurément, c'est qu'elle peut, telle qu'elle est, être anéantie par la moindre ruse.

Les Américains feraient bien de s'étonner plus encore de leur « victoire », de s'étonner de leur force, et de lui trouver un équivalent dans l'intelligence (de l'autre), sinon leur puissance leur jouera de mauvais tours. Ainsi, si Saddam, rusé, mais stupide, avait cédé sur tout une semaine plus tôt, il eût infligé aux Américains une défaite politique considérable. Mais le voulait-il? En tout cas, il a réussi à se faire réinvestir, alors qu'ils avaient juré sa perte. Mais l'avaient-ils jurée? Saddam a joué en tout le jeu des Américains, mais, même vaincu, il a su mieux jouer dans le champ du détournement et de la ruse. Le *Livre des Ruses* garde encore bien des secrets inconnus du Pentagone.

Brecht : « Cette bière n'est pas une bière, mais ceci est compensé par le fait que ce cigare non plus n'est pas un cigare. Si cette bière n'était pas une bière et que ce cigare soit vrai-

ment un cigare, alors il y aurait un problème. » De la même façon, cette guerre n'est pas une guerre, mais cela est compensé par le fait que l'information non plus n'est pas de l'information. Ainsi tout est en ordre. Si cette guerre n'avait pas été une guerre et que les images eussent été de vraies images, il y aurait eu un problème. Car alors la non-guerre serait apparue pour ce qu'elle est : un scandale. De même, si la guerre avait été une vraie guerre, et que l'information n'ait pas été de l'information, cette non-information serait apparue pour ce qu'elle est : un scandale. Dans les deux cas, il y aurait eu problème.

Il y en a d'ailleurs un pour ceux qui croient que cette guerre a eu lieu : car comment se fait-il qu'une vraie guerre n'ait pas généré de vraies images? Même problème pour ceux qui croient à la « victoire » des Américains : car alors comment se fait-il que Saddam soit toujours là, exactement comme si rien n'avait eu lieu?

Tandis que tout devient cohérent si on pose que cette victoire n'étant pas une victoire, la défaite de Saddam n'est pas non plus une défaite. Tout s'équivaut alors, et tout est dans l'ordre, également irréel, également inexistant, la guerre, la victoire, la défaite. Même cohérence

dans l'irréalité des adversaires : le fait que les Américains n'aient *jamais vu* les Irakiens est compensé par le fait que les Irakiens ne les aient jamais combattus.

Brecht encore : « Quant à l'endroit non voulu, il y a quelque chose, c'est le désordre. Quant à l'endroit voulu, il n'y a rien, c'est l'ordre. »

Le Nouvel Ordre Mondial est fait de toutes ces compensations, et qu'il n'y ait rien plutôt que quelque chose – sur le terrain, sur les écrans, dans nos têtes – le consensus par la dissuasion. A l'endroit voulu (le Golfe), il n'y a rien eu, la non-guerre. A l'endroit voulu (la télé, l'information), il n'y a rien eu, pas d'images, que du remplissage. Dans nos têtes à tous, il ne s'est pas passé grand-chose non plus, et ça aussi, c'est dans l'ordre. Le fait qu'il n'y ait rien à tel endroit voulu étant harmonieusement compensé par le fait qu'il n'y ait rien non plus ailleurs. Ainsi l'ordre mondial unifie tous les ordres partiels.

A l'Est, l'ordre mondial a été rétabli, selon la même dialectique paradoxale : là où il y avait quelque chose (le communisme, mais justement, du point de vue mondial, c'était le désordre) aujourd'hui, il n'y a rien, mais c'est l'ordre. Les

choses sont en ordre démocratique, même si elles sont dans la pire confusion.

Les Arabes : là où ils ne devraient pas être (les immigrés), c'est le désordre. Là où ils devraient être (en Palestine), mais ne sont pas, c'est l'ordre. Que dans le monde arabe rien ne soit possible, pas même la guerre, que les Arabes soient dissuadés, déçus, impuissants, neutralisés, ça, c'est l'ordre. Or, ceci est harmonieusement compensé par le fait qu'à l'endroit marqué de la puissance (l'Amérique), il n'y ait rien non plus qu'une impuissance politique totale.

Tel est le Nouvel Ordre Mondial.

Variante de Clausewitz : *la non-guerre, c'est l'absence de politique poursuivie par d'autres moyens...* Elle ne procède plus d'une volonté politique de domination, d'une impulsion vitale, d'une violence antagonique, mais de la volonté d'imposer un consensus général par la dissuasion. Cette violence consensuelle peut être aussi meurtrière que la violence conflictuelle, mais elle a pour but d'écarter toute rivalité hégémonique, même froide et équilibrée par la terreur, comme dans les quarante dernières années. Elle était déjà à l'œuvre dans toutes les démo-

craties prises une par une, elle opère aujourd'hui au niveau mondial conçu comme une immense démocratie régie par un ordre homogène, avec pour emblème l'ONU et les Droits de l'homme. La guerre du Golfe est la première guerre consensuelle, la première guerre menée légalement, mondialement, en vue de mettre fin à la guerre, en vue de liquider tout affrontement susceptible de menacer le système de contrôle mondial, désormais unifié. C'était déjà l'objectif de la dissuasion à deux (Est et Ouest), on passe aujourd'hui au stade monopolistique, sous l'égide de la puissance américaine. Logiquement, cette forme consensuelle et démocratique devrait faire l'économie de la guerre, mais elle en aura sans doute encore besoin, localement et épisodiquement. La guerre du Golfe est un de ces épisodes transitifs, hésitant pour cette raison entre les formes soft ou hard – guerre virtuelle ou guerre réelle? Mais la balance est en train de s'incliner définitivement, et demain il n'y aura plus que la violence virtuelle du consensus, la simultanéité en temps réel du consensus mondial – c'est pour demain et ce sera le début d'un monde sans lendemain.

La guerre électronique n'a plus exactement d'objectif politique, elle sert d'électrochoc pré-

ventif à tout conflit futur. De même que dans la communication moderne, il n'y a plus d'interlocuteur, de même dans cette guerre électrocutrice, il n'y a plus d'ennemi, il n'y a plus qu'un élément réfractaire qu'il faut neutraliser et consensualiser — ce à quoi s'emploient les Américains, peuple missionnaire porteur de l'électrochoc qui ramènera tout le monde à la démocratie. Ainsi est-il inutile de s'interroger sur les buts politiques de cette guerre : le seul but (transpolitique), c'est d'aligner tout le monde sur le plus petit commun dénominateur mondial, le dénominateur démocratique (qui correspond de plus en plus, avec son extension, au degré zéro du politique). Le plus petit commun multiplicateur étant l'information sous toutes ses formes, qui correspond elle aussi de plus en plus, avec son extension à l'infini, au degré zéro de son contenu.

Dans ce sens, le consensus comme degré zéro de la démocratie et l'information comme degré zéro de l'opinion sont en affinité totale : le Nouvel Ordre Mondial sera à la fois consensuel et télévisuel. C'est bien pourquoi les bombardements ciblés ont soigneusement épargné les antennes de la télévision irakienne (qui crèvent

pourtant l'œil dans le ciel de Bagdad). La guerre n'est plus ce qu'elle était...

Dans toute cette affaire, l'enjeu crucial, l'enjeu décisif, c'est la réduction consensuelle de l'Islam à l'ordre mondial. Non pas le détruire, mais le domestiquer, par n'importe quelle voie : la modernisation, fût-elle militaire, la politisation, le nationalisme, la démocratie, les Droits de l'homme, n'importe quoi qui puisse électrocuter les résistances, le défi symbolique que l'Islam représente pour tout l'Occident. Et il n'y a pas de miracle, l'affrontement durera tant que ce processus n'aura pas pris fin, par contre il s'arrêtera, comme de lui-même, le jour où cette forme de défi radical aura été liquidée. Il en a été ainsi dans la guerre du Viêt-nam : le jour où la Chine a été neutralisée, où le Viêt-cong « sauvage », les forces de révolte et de libération ont été supplantés par une véritable organisation bureaucratique et militaire capable d'assurer la relève de l'Ordre, la guerre du Viêt-nam s'est arrêtée immédiatement – mais il avait fallu dix ans pour que se fasse cette domestication politique (qu'elle se fasse par le communisme ou par la démocratie est sans importance). Même chose pour la guerre d'Algérie : sa fin,

qu'on croyait impossible, eut lieu d'elle-même, non par la sagacité de De Gaulle, mais du seul moment où les maquis enfin liquidés, avec leur potentiel révolutionnaire, une armée et une bureaucratie algériennes, mises sur pied en Tunisie sans avoir jamais combattu, furent en mesure d'assurer la relève du pouvoir et l'exercice de l'ordre.

Nos guerres relèvent ainsi moins de l'affrontement guerrier que de la domestication des forces réfractaires de la planète, des éléments incontrôlables comme on dit en termes de police, et dont font partie non seulement l'Islam dans son ensemble, mais les ethnies sauvages, les langues minoritaires, etc. Tout ce qui est singulier et irréductible doit être réduit et ravalé. C'est la loi de la démocratie et du Nouvel Ordre Mondial. Dans ce sens, la guerre Iran-Irak a été une première phase réussie : l'Irak a servi à liquider, même s'il ne l'a jamais vaincu, la forme la plus radicale de défi anti-occidental.

Que cette prouesse de mercenaire donne lieu au retournement actuel et à la nécessité de le détruire, ceci est d'une ironie cruelle, mais parfaitement justifiée. Tout ce qui nous arrivera, nous l'aurons honteusement mérité. Ceci ne blanchit pas l'Irak, qui est resté objectivement

le complice de l'Occident, jusque dans l'affrontement actuel, dans la mesure où le défi de l'Islam, défi symbolique, altérité irréductible et dangereuse, s'est trouvé une fois de plus canalisé, subtilisé, dévoyé politiquement, militairement, religieusement par l'entreprise de Saddam. Même à travers la guerre contre l'Occident il a joué son rôle de domestication d'un Islam dont il n'a que faire. Son élimination, si elle a lieu, ne fera que lever une hypothèque dangereuse. Le véritable enjeu, le défi de l'Islam, et, derrière lui, celui de toutes les formes de culture réfractaires au monde occidental, reste entier. Et nul ne sait qui l'emportera. Car « là où le danger croît, croît aussi ce qui nous sauve », dit Hölderlin. Ainsi plus se renforce l'hégémonie du consensus mondial, plus grandissent les risques, ou les chances, de son effondrement.

## TABLE

La guerre du Golfe n'aura pas lieu	9
La guerre du Golfe a-t-elle vraiment eu lieu?	19
La guerre du Golfe n'a pas eu lieu	63



CET OUVRAGE  
A ÉTÉ COMPOSÉ  
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER  
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS GALILÉE  
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH  
À MAYENNE EN AVRIL 1991

N° d'édition : 407.  
N° d'impression : 30628.  
Dépôt légal : mai 1991.  
*(Imprimé en France)*



0 . 06 9  
52592

LIBRAIRIE  
700 60  
GENERALE FRANG  
D.O. INC.  
PAES 21

08-ADW-182



05 91  
S 20 469 6  
65 F



9 782718 603957